

1^{re} année. N° 182

LE NUMÉRO : 50 CENTIMES
PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

15 Juillet 1918.

J'ai vu...



LA MARSEILLAISE

DE RUDE (FRAGMENT)

109

J'ai vu

LE GRAND SUCCÈS !

Collection complète de *La Guerre Aérienne Illustrée* en 3 volumes reliés :

Tous les exploits
de nos As

Toute l'histoire
de la
cinquième arme



1 250 pages de texte

Plus de 2 000 illustrations
et environ 80 hors-textes
en héliogravure.

TROIS VOLUMES

Chaque volume, net : 20 fr
(Franco France seulement).

Grands in-4°

Magnifique reliure de biblio-
thèque, percaline bleue, fers
spéciaux, inscriptions or.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

HERNIE
BREVETÉ S.G.D.G.
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC, 100, rue St-Honoré, PARIS

NOUVEAU BANDAGE
PLUS de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue
MEYRIGNAC, 100, rue St-Honoré, PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES
Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc. —
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.
à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 84. GRATIS.

Le premier illustré
satirique français (0 fr. 40)
le Numéro)
LA BAÏONNETTE
16 pages de Dessins dont 8 en couleurs
En vente dans les Kiosques et dans les Bibliothèques des Gares.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

PELADE NOUVELLE GIBIOTTE
BENI, pharmacien
27 rue Matabiau, Toulouse
Pour conserver les numéros de *J'ai vu*... pro-
curez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

VIENT DE PARAITRE :

Maurice DEKOBRA

SAMMY

VOLONTAIRE
AMÉRICAIN

Illustrations de l'Auteur

□ □

Couverture en couleurs
de
GUS BOFA

Un vol. in-16. ... 4 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :

LA GUERRE DES NUÉS

racontée par ses Morts

PAR

Jacques MORTANE et Jean DAÇAY

LETTRES DE :

Capitaine Guynemer	Sous-lieutenant Dorme
— Ball	Adjudant Baron
— de Beauchamp	— Violet
— Auger	— Triboulet
— Matton	— Poisard
— Rœckel	— Maneval
— Caffet	— David
Lieutenant Brindejone	Sergent Chapman
Sous-lieut. Rockwell	— Mac Connell
Sous-lieut. Quennehen	

Un vol. in-16. ... 4 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :

Charles DERENNES

LE
PÈLERIN
DE
GASCOGNE

(Un très beau livre)

Un vol. in-16. ... 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.



TROIS CHAMPIONS. — LE CAPITAINE BATTLE, PORTE DRAPEAU DE L'AÉRONAUTIQUE, LE LIEUTENANT FONCK, L'AS PORTE-DRAPEAU DE L'AVIATION AVEC GEORGES CARPENTIER



M. Clemenceau et des généraux italiens: tête nue le g^{ral} Peppino Garibaldi



Le Premier français reçu par le général... commandant de corps d'armée.

Nos lecteurs connaissent les brillants faits d'armes des troupes italiennes qui combattent sur le front français. Tandis que l'armée du général Diaz transformait en sanglante défaite l'offensive autrichienne sur le Piave, les corps d'armée venus en France remportaient eux aussi une victoire à Bligny, près de Reims, et, passant à la contre-attaque, capturaient de nombreux prisonniers et du matériel. Les photographies que nous donnons ici représentent M. Clemenceau au quartier général italien, où il avait tenu à venir féliciter les vainqueurs.



M. Clemenceau examinant la carte des opérations.



LE 14 JUILLET 1887. — Après la revue, le président Grévy et M. Rouvier quittent Longchamp pour rentrer à l'Élysée.
(Gravure de l'Illustration du 21 juillet 1887.)

LES QUATORZE JUILLET DE 1871 à 1918

LA France entière célèbre aujourd'hui la Fête Nationale qui commémore chaque année, on le sait, la prise de la Bastille, c'est-à-dire la première des grandes journées de la Révolution où notre patrie, délivrée des chaînes de l'esclavage, a établi d'une façon indestructible les Droits de l'Homme et du Citoyen.

Cependant ce ne fut pas immédiatement après la chute de l'Empire que la Fête Nationale fut officiellement célébrée. Depuis 1871 jusqu'à 1880, quelques grandioses manifestations se déroulèrent bien à Paris, à peu près vers la même époque de l'année, à l'approche du 14 juillet dont les républicains avaient fait une fête politique, mais sans que l'une d'elles créât un précédent.

C'est ainsi que le 29 juin 1871, c'est-à-dire quelques jours après la répression de la Commune, une grande revue fut passée à Longchamp par le maréchal de Mac-Mahon, en présence de M. Thiers. Cinq corps d'armée prenaient part à cette manifestation.

Le 10 juillet 1873, le maréchal de Mac-Mahon présentait l'armée de Paris au schah de Perse, Nassir-Din, qui, ruisselant de pierreries, passait sur le front des troupes caracolant sur son cheval barbe Ek-Bolh.

Sous la présidence du maréchal, on eut des raisons pour éviter tout ce qui pouvait froisser les partis de droite : le 14 juillet cessa — momentanément — d'être une fête politique en 1878, ce qui n'empêcha pas les quartiers populeux de la capitale de le célébrer d'une façon particulièrement brillante cette année-là.

En 1879, M. Jules Grévy étant devenu président assista pour la première fois à une revue de Longchamp, le 13 juillet, et le lendemain Gambetta, président de la Chambre, donnait une grande fête au Palais-Bourbon.

C'est à partir de 1880 que le 14 juillet fut célébré officiellement pour la première fois : le Parlement venait de reconnaître définitivement cette date comme celle de la Fête Nationale. On profita de l'occasion pour remettre à tous les régiments de France leurs nouveaux drapeaux : dans une tribune édifiée spécialement au milieu de l'hippodrome de Longchamp, en face des tribunes des courses, M. Grévy procéda à la remise des drapeaux et étendards en présence des députations de toute l'armée française. Le général Clinchant, gouverneur de Paris, était à la tête de la première députation.

Dès lors, le 14 juillet fut attendu impatientement par les Parisiens. En 1881, la revue de Longchamp et les réjouissances populaires ne présentèrent aucun intérêt particulier.

Le 13 juillet 1882, ce fut l'inauguration du nouvel Hôtel de Ville et la remise du drapeau au bataillon scolaire de la Ville de Paris. En 1883, on profita de la Fête nationale pour inaugurer le monument de la République de Morice ; le soir, une fête vénitienne eut lieu dans les jardins du Trocadéro.

Le choléra, qui régnait à Toulon et à Marseille, fit envisager un moment la suppression de la Fête Nationale en 1884 ; mais elle eut lieu cependant et comporta notamment un grand défilé des bataillons scolaires sur la place de l'Hôtel de Ville. La fin de la journée fut marquée par de vifs incidents devant l'hôtel Continental où des drapeaux allemands avaient été arborés.

L'année suivante, en 1885, la revue des bataillons scolaires fut encore le principal attrait de la journée qui fut particulièrement marquée par l'abondance des accidents causés par les pétards et les feux d'artifice.

Le 14 juillet 1886, les députations de l'armée du Tonkin, et principalement les détachements des 12^e et 13^e d'artillerie de Vincennes, prenaient part à la revue de Longchamp.

En 1887, c'est la période de boulangisme : le 8 juillet, le général Boulanger était parti à Clermont-Ferrand malgré ses partisans qui se couchaient sur les rails, à la gare de P.-L.-M. Aussi la revue du 14 juillet se déroule aux accents du refrain populaire : « C'est Boulange ! Boulange ! qu'il nous faut » tandis que les manifestants se promenaient dans les allées du Bois de Boulogne, avec leur chapeau boulangier, sorte de bicorne en grosse paille bleue avec cocarde, et leur petit pain fiché au bout d'une canne en signe de ralliement. De vifs incidents eurent lieu lorsque le président Grévy et M. Rouvier, président du Conseil, quittèrent Longchamp pour rentrer à l'Élysée : des sifflets impérialistes leur réclamaient le retour de l'Exilé de



« C'EST BOULANGE ! C'EST BOULANGE QU'IL NOUS FAUT ! »
Les boulangistes au retour de Longchamp, le 14 juillet 1887.
(D'après l'Illustration.)

Clermont ! Très chargé fut ce programme de la Fête Nationale en 1888 : le 13, ce fut l'inauguration de la statue de Gambetta, élevée par souscription nationale sur la place du Carrousel ; le 14, après la revue, inauguration de la statue d'Etienne Marcel, banquet des maires au Champ-de-Mars, présidé par M. Carnot, et, le soir feu d'artifice sur la tour Eiffel dont la construction atteint alors la seconde plateforme ; et enfin, le 15, inauguration de la statue du sergent Bobillot.

En 1889, année de l'Exposition, la Fête Nationale est troublée par de fréquentes ondées. Le 14 juillet 1890, avenue Marigny, en revenant de Longchamp, le président Carnot essuie un coup de revolver tiré par un ancien garçon de café Martial Jacob, qui se prétend inventeur méconnu. Une bagarre se produit devant la statue de Strasbourg au cours de laquelle M. Paulin Méry, de la Ligue des Patriotes, est arrêté.

A la revue du 14 juillet 1896 assistait Li-Hung Chang, l'ambassadeur extraordinaire de Chine, qui venait d'être l'hôte de Bismarck, à Friedrichsruhe. En 1898, c'est le centenaire de Michelet, l'auteur de l'Histoire de la Révolution française, qui a lieu le 13 juillet au Panthéon et à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. Félix Faure.

Les bagarres d'Auteuil avaient fait redouter des incidents pour la revue du 14 juillet 1899, la première passée par M. Loubet. Mais tout eut lieu dans le plus grand calme et la foule se contenta d'applaudir les Sénégalais de la mission Marchand et leur chef.

Le 14 juillet 1900 vit les débuts du piqueur de l'Elysée, Troude, qui succédait au fameux Montjarret ; une mission éthiopienne et la municipalité de Prague assistèrent à la revue.

En 1901, les cyclistes du capitaine Gérard, venus par étapes de Sedan à Paris, soulevèrent l'enthousiasme des fidèles venus à Longchamp « voir et complimenter l'armée française. »

Le 14 juillet 1902, M. Loubet décore le drapeau des sapeurs-pompiers et le 14 juillet 1903, pour la première fois, la revue est passée à 9 heures du matin au lieu de l'après-midi : la compagnie « boer » du 28^e de ligne défile sous les yeux du public qui ne devait plus jamais revoir l'uniforme gris bleu et les larges chapeaux.

En 1904, le bey de Tunis Sidi-Mohamed-el-Hadj est aux côtés du chef de l'Etat dans la tribune officielle ; en 1906, c'est le tour du roi de Cambodge Sisowath, tandis que ses fameuses danseuses et la mission annamite émerveillent les badauds.

Le 14 juillet 1907 la cinquième arme défila à Longchamp : le dirigeable *Patrie*, venu de Meudon, traversa l'hippodrome



LA PREMIERE REVUE DU 14 JUILLET A LONGCHAMP. — Le 14 juillet 1880, le président de la République, M. Grévy, remet les nouveaux drapeaux aux régiments de l'armée française. (D'après l'Illustration.)

dans toute sa longueur, tandis qu'en bas on voyait devant les tribunes officielles, les chemises rouges des Garibaldiens venus à Paris avec le général Canzio, gendre du héros, pour assister à l'inauguration du monument du square Lowendal.

En 1909, les évolutions aériennes du *Ville-de-Nancy* et du *République* enthousiasmèrent les Parisiens. Ce fut au cours de cette revue que le général Picquart, ministre de la Guerre, fit une chute de cheval.

Le 14 juillet 1910, le roi Albert de Belgique et la reine Elisabeth applaudissent les fusiliers marins qui venaient de se distinguer lors des inondations de Paris et qui devaient s'illustrer autour d'Ypres et de Dixmude. Lors de cette revue, M. Fallières décorait de la Légion d'honneur le drapeau du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale et l'étendard du 1^{er} régiment d'artillerie coloniale.

En 1911, M. Fallières remettait leurs drapeaux aux 57 régiments d'artillerie de for-

mation nouvelle : « S'il était menacé, avait dit le chef de l'Etat après avoir remis l'emblème de la Patrie à chaque colonel, vos soldats le défendraient pour la gloire de nos armes avec la vaillance qu'ils tiennent d'eux-mêmes et des générations qui les ont précédés ! »

Le bey de Tunis Sidi-Mohamed-es-Naccour ; le ministre marocain El-Mokri, et l'ex-reine de Madagascar Ranavaloa assistaient à la revue du 14 juillet 1912 où eut lieu la présentation des nouveaux uniformes : les cinq compagnies du 28^e d'infanterie montrèrent aux Parisiens la tenue réséda et le projet Detaillé avec la bourguignotte ; les fanfares de cavalerie avec les crinières blanches, les gants à crispin et les flammes des trompettes dessinés par le peintre Georges Scott, eurent l'approbation du public. Le président de la République remettait entre les mains du lieutenant-colonel Voyer le drapeau des troupes de l'aéronautique.

En 1913, sous la présidence de M. Poincaré, ce fut la revue de nos deux armées métropolitaine et coloniale. De toutes nos colonies, des détachements de troupes indigènes : tirailleurs algériens, sénégalais, annamites, sakalaves, spahis et cavaliers soudanais, étaient venus pour assister à la grande parade militaire au cours de laquelle le président de la République remit quarante drapeaux dont celui de la gendarmerie. On se rappelle encore l'accueil enthousiaste fait par la capitale aux tirailleurs qui défilèrent sous les ordres du général Gouraud, un des héros de la guerre actuelle.

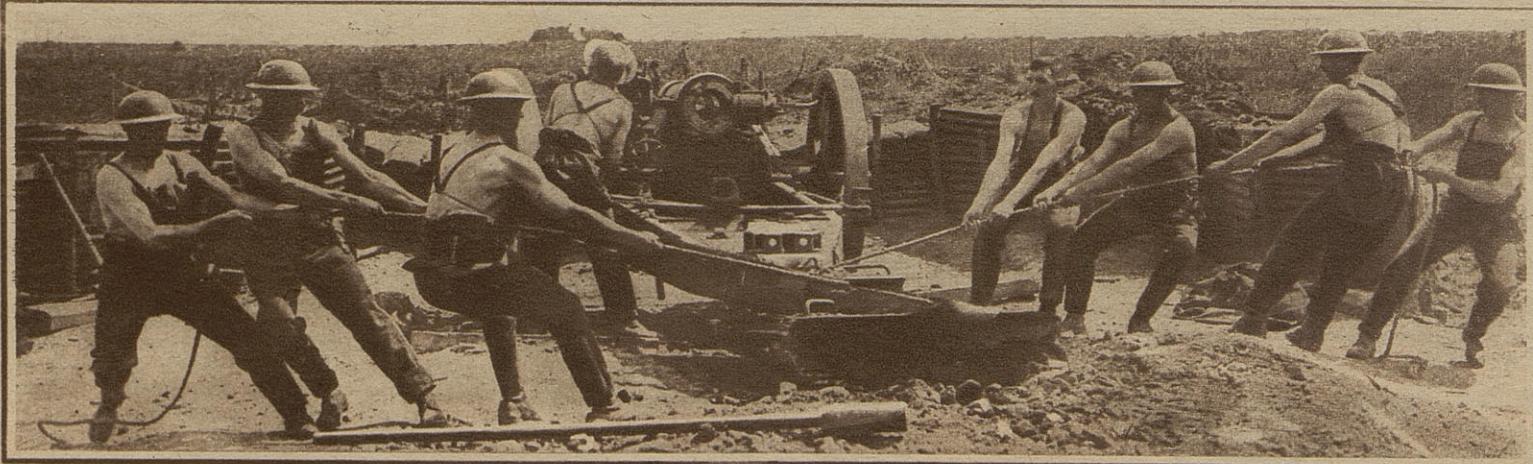
Enfin le 14 juillet 1914, M. Poincaré remettait à Longchamp la grand-croix de la Légion d'Honneur au général Joffre et au général Archinard en même temps qu'il décorait plusieurs autres officiers et qu'il donnait leurs drapeaux à huit nouveaux régiments de l'artillerie lourde et du génie.

Depuis, Longchamp est resté désert.

Le 14 juillet 1915, ce fut la translation des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides, mais il n'y eut pas de revue. En 1916, on se rappelle la traversée de Paris par les contingents alliés joints aux régiments territoriaux de la garnison de Paris, qui, des Champs-Elysées à la place de la République, suivirent les grands boulevards sous une pluie de fleurs. Enfin, l'an dernier ce fut l'apothéose des drapeaux décorés, et le peuple de Paris acclama ces glorieux emblèmes qui, après avoir été salués à la barrière du Trône par le président de la République, allèrent tous s'incliner devant le Lion de Belfort, symbole magnifique de l'héroïsme et du courage d'un peuple qui veut vivre libre.

HENRY COSSIRA.

DEVANT HAMEL : LES CANONNIERS ANGLAIS DANS LA FOURNAISE.



Les Anglais ont célébré à leur manière l'Independance Day. Le 4 juillet, ils ont attaqué et enlevé le village d'Hamel. Pour se battre plus à l'aise au cours de cette chaude journée d'été, les canonniers

britanniques servant les gros obusiers étaient torsés nus et n'avaient gardé que leur casque, encore plus pour se garantir des rayons du soleil que pour se préserver des shrapnells et des balles de l'ennemi.

J'ai vu.

Le côté comique des choses.



LA CRUE DE LA SEINE
— Un peu courte votre ligne !
— Je m'en fous... puisque la Seine monte.



L'INTROUVABLE
— Y a qu'une chaussure qui ne donnera des cors à personne... c'est la chaussure nationale...



AU CANTONNEMENT
— Non, alors ! Tu parles d'un cafard ! J'bois et j'arrive pas à le noyer !
— S'il sait nager, mon'ieux, y a rien à faire !



LA CARTE DE PAIN
— Cent grammes pour ceux qui prennent leurs repas dehors...
— Ça, mon vieux, ça nous vise directement !



STRATEGES
— Voyons, Mōssieu... Vous avez perdu six cents canons... vous pouvez bien payer quinze sous coupes...



ENTRE AMIS
— Mais voui, poteau, J'comprends très bien l'anglais... mais faudrait que tu me fasses les gestes !...

Ces dessins, pleins de détails savoureux et d'un art si cocasse, sont empruntés à l'Album *Dessins et Légendes* que Manfredini vient de faire paraître. On y trouve toute la gouaille des faubourgs parisiens alliée à la verve endiablée du Pulcinella.

FETICHES ET FANTOCHES : NÉNETTE ET RINTINTIN

RAMBOIS, quatre ans de guerre presque, territorial d'un groupe de travailleurs. Il a quelquefois reçu des marmites et a vécu surtout une vie déplorable, rapport à son âge — quarante-cinq ans ! — à son état — notaire à Saint-Flour. — Son moral a pu être abattu par des espoirs sans lendemains et des illusions sans causes.

FÉLICIE, Parisienne sans plus, vingt-cinq ans, 133, rue Notre-Dame-de-Lorette. Elle a fait connaissance de Rambois par une annonce de journal qui réclamait des marmites. Elle était et peut-être est-elle encore

FÉLICIE. — Mon chéri ! Mon promis ! Mon filleul ! Mon poilu, toi !

RAMBOIS. — Ma petite fille ! Ma payse ! Ma promise ! Ma marraine ! Ma poule !

FÉLICIE. — Tu ne peux pas t'imaginer à quel point je suis heureuse de me retrouver près de toi !

RAMBOIS. — Blottis-t'y pour te protéger !

FÉLICIE, étonnée. — Me protéger ? de quoi ?

RAMBOIS, supérieur. — Crois-tu que je sois sans lire les journaux ! Je sais que tu es brave : mais je sais aussi que tu vis sous les gothas et autres Berthas.

FÉLICIE. — Tu penses à ça ! Mais nous, on s'y fait pour ne pas s'en faire.

RAMBOIS. — Je vois bien que tu es toute pâlotte d'avoir passé tes nuits à la cave.

FÉLICIE. — À la cave ! Pourquoi ?

RAMBOIS. — A cause des Berthas et des gothas, parbleu !

FÉLICIE, éclatant de rire. — Si tu penses que je descends !

RAMBOIS. — Tu ne te planques pas ?

FÉLICIE. — Mais non, mon chéri !

RAMBOIS. — Je trouve d'un courage inutile de risquer sa vie.



NÉNETTE ET RINTINTIN, par POULBOT
(Extrait de *La Baïonnette*.)

FÉLICIE. — Le front, ça doit être en province ! Tu te fais des idées !... Je ne risque rien du tout !

RAMBOIS, mélancolique. — Je sais ce que sont les bombes et les obus ; crois-en quelqu'un qui n'en est pas encore mort !... Je te donne l'ordre de te mettre à l'abri !

FÉLICIE. — Je t'aime bien, mon chéri, mais je suis sûre que je te désobéirai... Tu ne me vois pas descendre du cinquième avec ma lampe pigeon et mes bigoudis !

sténographe-dactylographe. A la première permission qu'il devait aller passer à Saint-Flour, ce célibataire de Rambois est resté à Paris. Tout s'arrange entre une marraine et un filleul qui se flatte d'avoir souffert ; ils se sont trouvés des sympathies électives. Si bien que Rambois, aux autres permissions, a continué à dédaigner Saint-Flour ; il s'attarde à Paris qui, même à l'heure qu'il est, garde de l'attrait et des charmes.

C'est ainsi que Rambois débarqua à la gare de l'Est, monta l'escalier et tomba dans les bras de Félicie qui l'accueillit comme il faut.

RAMBOIS. — Ta vie m'est plus chère que tes frisettes. Renonce aux bigoudis : À la cave ! A la cave !

FÉLICIE. — C'est une idée de soldat que tu as là... (Elle l'embrasse.) Je te jure que nous ne risquons rien : nous avons trouvé beaucoup mieux.

RAMBOIS. — Je ne crois pas aux sacs de sable !

FÉLICIE. — Moi non plus, mais je crois aux fétiches !

RAMBOIS. — J'aimerais mieux un paratonnerre.

FÉLICIE, vexée. — Ce n'est pas parce que tu n'as pas la foi que tu dois t'appliquer à rendre les autres incrédules. Ne blague pas

protège, tu n'y croirais pas !

RAMBOIS. — Une sape ?

FÉLICIE. — A l'arrière on manque de génie.

RAMBOIS. — Un tank ?

FÉLICIE. — Nous ne sommes pas des héros !

RAMBOIS. — Tu te fais marcher !

FÉLICIE. — Pas encore ! (Elle sort de son corsage, gentiment évasé, deux petites pelotes de laine qui ont l'apparence de minuscules marionnettes jaunes et vertes.) Regarde ça !

J'ai vu.

RAMBOIS. — Un essuie-plume?
FÉLICIE. — Nénette et Rintintin!
Nénette et Rintintin qui auront demain un fils qui s'appellera Boudoudou!

RAMBOIS, inquiet. — Décidément le bombardement vous a beaucoup fatigués!... (Tripotant les deux petites pelotes de laine.)
A quoi ça sert ce truc-là?

FÉLICIE. — A nous donner confiance.

RAMBOIS, désarmé. — Ben mince!

FÉLICIE, timidement. — J'en ai fait deux pour toi...
Même si tu n'y crois pas, tu les prendras, dis? J'y crois, moi! Il me semble que si tu les portes là... dans ta poche, cachés si tu as honte, il me semble que je serai plus tranquille.

RAMBOIS, haussant les épaules. — Il ne t'en faut pas beaucoup. S'il ne fallait que ça pour ne pas être bigorné!

FÉLICIE. — Il fallait surtout y penser! (Elle veut les épingler sur la capote bleue du territorial.) Mets-les sur ton cœur... et même, si ça te fait sourire, tu souriras en pensant à moi.

RAMBOIS, se dégageant. — Tu es bien gentille, mais j'ai le sens du ridicule: ce ne sont pas ces deux rigolos-là qui me défendront des éclats.

FÉLICIE. — Je te dis que si!

RAMBOIS, haussant les épaules. — Pourquoi?

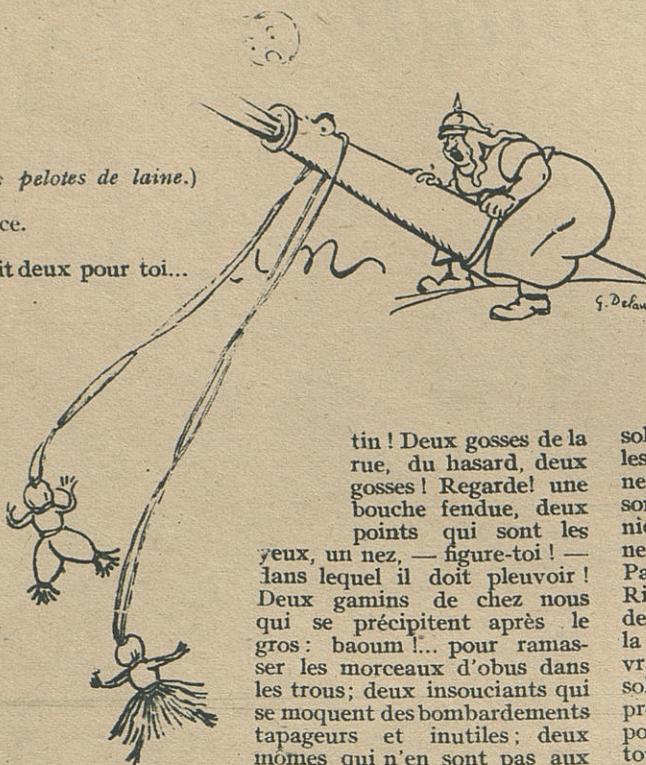
FÉLICIE. — Parce que j'y crois.

RAMBOIS. — S'il suffisait de croire

FÉLICIE. — On est si malheureux quand on ne croit plus à rien.

RAMBOIS, les fétiches aux doigts. — Veux-tu que je te dise? Ces machines-là ça a l'air d'être la fourragère des froussards.

FÉLICIE, se contenant. — Pourquoi dis-tu ça? Ce n'est pas une fourragère, ce n'est pas une décoration, ce n'est même pas un emblème; c'est un petit flocon de laine ridicule et charmant; c'est l'esprit, c'est la gouaille de Paris. Ce n'est rien: c'est Nénette et c'est Rintintin!



tin! Deux gosses de la rue, du hasard, deux gosses! Regarde! une bouche fendue, deux points qui sont les yeux, un nez, — figure-toi! — dans lequel il doit pleuvoir! Deux gamins de chez nous qui se précipitent après le gros: baoum!... pour ramasser les morceaux d'obus dans les trous; deux insouciantes qui se moquent des bombardements tapageurs et inutiles; deux mômes qui n'en sont pas aux revanches cruelles. — Nénette et Rintintin qui ont la certitude qu'ils gardent Paris! —



Nénette et Rintintin protègent Paris des fureurs de Bertha (Delaw.)

Et je vais te dire pourquoi! Parce qu'ils sont les enfants du pavé — comme Gavroche, — parce qu'ils sont nés ici et ne sauraient vivre ailleurs, — et sont tranquilles, éperdument tranquilles parce qu'ils sont sûrs qu'entre eux et les autres — les Boches! — il y a des régiments bleus, serrés, sanglants, rageurs et merveilleux: les régiments de tous les papas, de tous les maris, de tous les fils et de tous leurs pères qui sont entre Paris — Paname! — et la ruée des Prussiens tristes et entêtés; ces régiments qui, sous le canon, les obus et les balles, ne reculent pas d'une ligne et dressent l'obstacle vivant, solide et imprévu de leurs poitrines, devant les imbéciles qui viennent de si loin et qui ne comprennent pas! Nénette et Rintintin, ce sont deux loupiots de France qui font la nique et des pieds de nez aux idiots qui ne savent que crier: « Nach Paris! Nach Paris! » Qu'ils y viennent! Nénette et Rintintin sont là! et c'est derrière la dernière barricade que Nénette passera la dernière cartouche à Rintintin. Et si vraiment, toi, Hippolyte-Alcide Rambois, soldat de la grande guerre, tu ne comprends pas ce que peut être un fétiche composé de deux fantoches, si tu ne saisis pas toute la sublime gaminerie de ces deux floches de laine qui ne sont que le symbole de notre confiance, c'est vraiment que ton moral est bien bas!

RAMBOIS, sans conviction bien qu'il commence à être convaincu. — Ça va bien! N'en fais pas un plat... Epingle-les sur ma capote qui en a vu bien d'autres.

FÉLICIE. — C'est pour toi qu'ils protègent Paris, héros de Saint-Flour! et c'est une fleur de Paris que je pique sur ton cœur.

RAMBOIS. — On les aura!

FÉLICIE, épinglant les deux bonshommes. — Bien sûr! Tu les auras... sur la poitrine... Nénette et Rintintin...

ROBERT DIEUDONNÉ.



Le 8 juin, au soir, le Plémont était tenu par un régiment de cuirassiers, deux bataillons sur le massif, un en réserve au hameau de Belval. On sait que le Plémont s'élève entre deux couloirs, dont l'un venant de Lassigny à l'ouest passe entre le parc du Plessier-de-Roye et le Plémont, l'autre venant de Thiescourt passe à l'est, entre le Plémont et le bois montueux de Marcot-Thiescourt. Ces deux couloirs se rejoignent au sud, entre Belval et le Plémont qui émerge en calotte ronde et séparée de partout des autres crêtes de la région autour du massif de la ferme Sainte Claude.

Le 8, à 23 h. 45, un bombardement intense commença, mêlé à un d'obus explosif et d'obus

LA CHUTE HÉROIQUE DU PLÉMONT

toxiques, les explosifs tombant davantage sur l'infanterie, les toxiques sur l'artillerie.

Deux grands boyaux rattachent le bastion avancé du Plémont aux crêtes du sud. L'un relie le Plémont à Belval, fermant le couloir de l'ouest vers le Plessier et Lassigny, l'autre relie le Plémont au Marais, fermant le couloir de l'est vers Thiescourt. Le premier s'appelait la tranchée de Belval, le second le boyau des Boucaudes.

Le 9, à 2 h. 30, après deux heures trois quarts de préparation, les Allemands attaquent en masse les pentes du Plémont. Nos organisations sont bouleversées, nos mitrailleuses presque toutes détruites, les défenseurs gênés par les gaz. Les Boches s'avancent dans la fumée. Les pentes nord tiennent bon, celles de l'est aussi. Mais le Boche progresse dans la trouée de Thiescourt. A 4 h. 30, il aborde les Boucaudes. Il y est repoussé sur le champ par des feux de grenades et de mitrailleuses.

A 7 h. 50, la situation devient aussi critique à l'ouest. L'ennemi a pris le Plessier, le château et le parc. Il s'avance vers Belval. Les cuirassiers qui défendent la tranchée de Belval prennent sous leurs feux la route de Belval à Lassigny et les débouchés du parc. Ils massacrent les Boches. Ceux-ci s'acharnent en assauts répétés et continus. La poignée de braves qui tient là les reçoit sans

fléchir jusque vers 14 heures. Enfin, ils disparaissent submergés.

Les difficultés du ravitaillement empêchent d'alimenter le Plémont. Dès la matinée, les munitions manquent. Les messages qui parviennent au régiment font preuve du plus beau moral: « Nous n'avons plus de munitions, mais nous tiendrons quand même. » Du sommet du Plémont arrivent ces mots: « Nous tenons toujours », et ceux qui s'y défendent pensent à leurs camarades de l'arrière. Ils les avertissent que des colonnes ennemies marchent sur Cury.

A 12 h. 05, le Plémont est complètement encerclé. A 12 h. 35, un dernier message en part. Il ne contient qu'un mot: « Le colonel ne peut que répondre à ces intrépides: « Nous vous saluons, héros! » Ils avaient l'ordre de tenir. Ils l'ont exécuté pendant neuf heures, jusqu'au bout.

Un seul en est revenu, un maréchal des logis qui a regagné nos lignes après deux jours passés chez l'ennemi. Il est le témoin vivant des effroyables pertes que le courage des défenseurs du Plémont a coûtées à l'ennemi.

Le Plémont pris, la ligne de défense se trouvait rejetée en arrière. Les coureurs qui portaient l'ordre de repli aux défenseurs des Boucaudes qui tenaient toujours ne parvinrent pas tous. L'un

d'eux fut tué. La section où il se rendait avait perdu son lieutenant et était commandée par ses deux sous-officiers. Ces derniers virent leurs voisins de droite et de gauche se retirer, mais ils se refusèrent à partir sans en avoir reçu l'ordre.

L'histoire de la chute du Plémont a presque la grandeur de celle du fort de Vaux,



Cavaliers se rendant aux lignes.

J'ai vu.

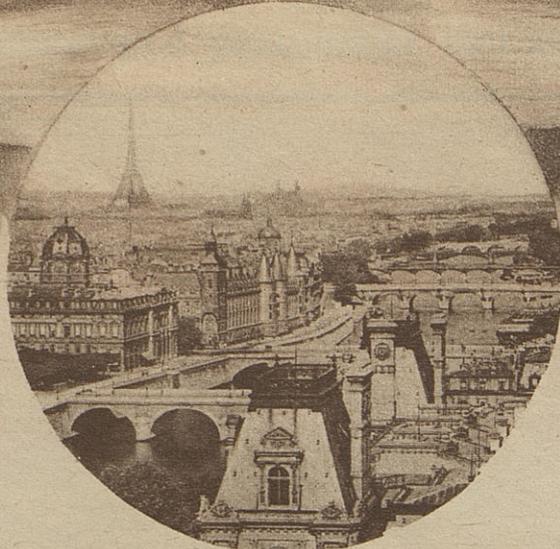
L'HOMMAGE DES AMÉRICAINS A STRASBOURG



Après la grandiose cérémonie qui se déroula, le 4 juillet, au pied du monument de Washington, les troupes américaines et les détachements français défilèrent par la nouvelle avenue du Président-Wilson, l'avenue Montaigne et les Champs-Élysées, pour venir jusque sur la place de la Concorde, noire de monde, incliner leurs drapeaux devant

la statue de Strasbourg. Ce geste voulu des soldats du Droit, au jour anniversaire de leur indépendance, a souligné une fois de plus aux yeux du monde la déclaration du président de la République des États-Unis, affirmant qu'il n'y a pas de paix possible tant que l'Alsace et la Lorraine ne seront pas délivrées et rendues à la mère-patrie.

J'ai vu.



PARIS, BUT SUPRÊME DE LA CONVOITISE ALLEMANDE ET QUE LES BERTHAS ET GOTHA CANONNENT ET BOMBARDENT EN VAIN.

La dernière avance ennemie en Champagne a suscité chez de nombreux Parisiens la crainte d'un bombardement éventuel de la capitale. Sans vouloir anticiper sur les événements, il semble bien permis d'envisager la question de sang-froid et sous toutes ses faces.

Deux hypothèses se présentent naturellement à l'esprit : ou bien l'ennemi peut avancer son front vers Meaux et Compiègne, ou le front restera stationnaire.

Dans le dernier cas, la distance minimum à la capitale est encore de 70 kilomètres. Le Boche ne peut sérieusement espérer installer des pièces lourdes près du front; il lui faut un recul d'une quinzaine de kilomètres; la distance devient donc de 85 kilomètres environ; et nous voilà revenus aux conditions du tir réalisées par les grosses Berthas tirant sur Paris ces temps derniers: il lui faut des pièces nombreuses du genre de celles que nos artilleurs lui ont déjà démolies.

Un tir à longue portée, de 80 à 100 kilomètres, n'est pas précisément un tour de force, puisque, en réalité, aucun élément nouveau n'entre en jeu, mais faut-il encore posséder les engins nécessaires. Or, les silences intermittents prouvent que les Allemands n'ont pas, à l'heure actuelle, à leur

disposition, un gros contingent de super-canon. Ils peuvent en fabriquer; peut-être sont-ils en train de le faire à l'heure actuelle. Soit, mais les tubes des Berthas demandent un usinage fort long, les trucks ou plates-formes sur lesquels ils sont posés constituent un travail délicat et il n'est pas exagéré d'admettre que plusieurs mois sont nécessaires pour réussir à bien une opération d'une telle envergure.

On pourrait répondre à ce raisonnement que les Boches n'ont guère mis plus de quatre semaines à remplacer les trois super-canon mis à mal par les artilleurs et les aviateurs français. Présentée sous cette forme la thèse n'est pas soutenable: les Allemands n'ont pas refondu leurs canons, ils se sont contentés de les *retuber*; c'est là une opération relativement facile et qui consiste à agrandir au tour l'aîne de la pièce pour lui substituer un tube intérieur qu'enveloppe l'ancien canon.

SI LES BOCHES INSTALLAIENT DEUX OU TROIS BATTERIES DE SUPER-CANONS...

Mettons les choses au pire et supposons que nos ennemis parviennent à installer deux ou trois batteries de super-canon tirant entre 85 et 120 kilomètres; il n'y aurait là rien d'effrayant.

Afin d'obtenir une vitesse initiale de 1 600 mètres nécessaire pour propulser l'obus à grande distance, il faut réduire la grosseur du projectile et c'est la raison pour laquelle les Boches ont choisi un calibre compris entre 20 et 25 centimètres seulement. Un tel engin supporte au départ, et dans la pièce même, des pressions formidables; d'où nécessité de donner à ses parois une épaisseur relativement grande; conséquence, la cavité destinée à recevoir l'explosif est faible. Les obus des Berthas ne contenaient

les pièces à très longues portées sont, au point de vue balistique, des engins tout à fait médiocres. Ce ne sont donc pas des canons de ce genre qui détruiront Paris, et qui même le rendront inhabitable.

SUPPOSONS QUE L'ENNEMI AVANCE JUSQU'À 40 KILOMÈTRES DE PARIS

Mais si l'ennemi, dira-t-on, s'avanceit à 40 kilomètres de la capitale? Tout doux! les Boches n'en sont pas encore là. L'armée française n'a pas perdu ses réserves et les Américains s'amènent.

Toutefois, comme à la guerre on n'est jamais sûr du lendemain, nous pouvons sans inconvénient envisager la nouvelle hypothèse. Un bon averti en vaut deux.

L'effet destructeur du canon se produit surtout en raison de la puissance de l'explosif moderne. Pour réduire un objectif, il ne suffit donc pas de lancer sur lui un obus arrivant avec une très forte vitesse restante; il faut avant tout faire pénétrer en lui des charges d'explosifs extrêmement fortes et répéter les coups. Dans ces conditions l'énergie de destruction déployée est inimaginable, bien supérieure à la force qui lance l'obus.

En raison de la combustion instantanée des matières explosives, celles-ci se transforment en un volume énorme de gaz sous pression, au point qu'un projectile lancé par un gros obusier peut déblayer jusqu'à 100 mètres cubes de terre!

On comprend dès lors la puissance des obus qui contiennent des charges de 8 à 900 kilos d'explosif.

Tel n'est pas le cas cependant des pièces d'artillerie lourde, capables d'envoyer leurs obus à 40 kilomètres. Pour dangereux qu'ils soient, les engins des pièces bombardant Dunkerque ou Nancy ne sauraient rivaliser de grosseur avec ceux de nos mortiers géants qui effectuent des tirs très efficaces à une quinzaine de kilomètres.

Ici, d'ailleurs, l'expérience peut nous servir de guide. Après d'intenses bombardements à 40 ou 45 kilomètres, bombardements qui n'ont guère cessé pendant deux années, certaines villes soumises à ce régime sont encore habitées et habitables. Leur séjour n'est, évidemment, pas aussi agréable que celui d'une ville d'eaux; mais, si l'on pénètre dans leur enceinte, on est frappé du peu de dégâts amenés par ce bombardement intensif.

LES CONDITIONS QU'IL FAUT RÉALISER POUR QU'UN BOMBARDEMENT SOIT EFFICACE

Comment expliquer ces étranges résultats? D'une façon très simple. Un bombardement pour être efficace, répétés, doit surtout être continu, je veux dire s'adresser aux mêmes endroits. Or, nous l'avons vu, aux longues portées les écarts du tir sont considérables. Comme l'artilleur ne peut régler ses coups, ceux-ci sont nécessairement dispersés. De ce fait des facteurs inconnus interviennent à chaque instant: densité des couches d'air, écarts de température, sautes de vent, vitesses différentes des vents, charges inégales de poudre dont les lots

SI PARIS ÉTAIT INTENSIVEMENT BOMBARDÉ...

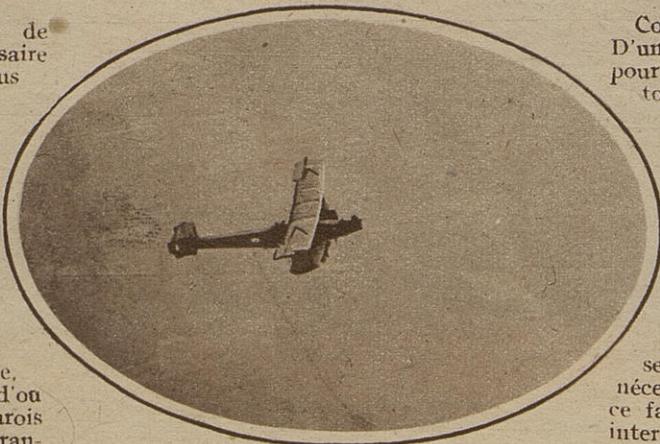
Par l'abbé MOREUX

que 10 à 12 kilogrammes d'explosif, ce qui explique le peu de ravages qu'ils ont fait dans Paris et la banlieue.

L'effet d'un semblable tir est donc plus moral que matériel et l'on peut dire que si les Allemands tiraient sur Paris et sa banlieue chaque jour, pendant une année, à la cadence de trois coups, à l'heure pour chaque pièce de plusieurs batteries de super-canon, les dégâts matériels seraient encore insignifiants.

Mais, pour soutenir ce petit jeu de massacre, faut-il supposer une ample provision de pièces lourdes. On sait en effet que des canons de ce genre sont soumis à des conditions anormales d'usure; leurs rayures s'usent très vite; très rapidement aussi l'âme de la pièce devient conique, la bouche s'agrandissant de plus en plus; il s'ensuit un flottement de projectile dont la trajectoire se livre bientôt à tous les écarts. Non seulement cette cause influe sur la direction, mais encore et surtout sur la portée. On l'a bien vu lors des tirs sur Paris. Sans vouloir donner de précision, nous pouvons affirmer — ce que les Boches savent aussi bien que nous, — que dans les dernières expériences ayant pour but la capitale, les écarts en portée ont atteint jusqu'au quart de la longueur de la trajectoire théorique. Après une centaine de coups les grosses Berthas sont bonnes à la ferraille.

Tout ceci nous prouve une fois de plus que



UN DES AVIONS QUI REPÉRA L'EMPLACEMENT DES SUPER-CANONS ET CONTRIBUA À LES DÉMOLIR.

J'ai vu.

sont variables ; et enfin et surtout : usure rapide des pièces mises en jeu.

Même pour détruire un seul quartier d'une ville, un lot défini d'immeubles, l'artilleur devrait toujours avoir à sa disposition :

1° une pièce neuve ;

2° des moyens de réglage.

La plupart du temps ces deux conditions ne sont pas et ne peuvent pas être remplies.

La première exigeait un matériel d'une richesse insensée.

Vous figurez-vous le nombre de pièces lourdes qu'il faudrait aux Allemands pour battre une surface aussi grande que la ville de Paris, c'est-à-dire une ellipse dont le grand axe atteint 12 kilomètres ! Il est très vrai que le but est facile à saisir, mais, encore une fois, sans nier qu'il y ait des dégâts considérables à regretter, je soutiens que le tir sera loin d'être efficace en raison de la mauvaise répartition des coups qui ne s'adresseront pas aux mêmes points.

Quant aux moyens de réglage à employer, la guerre actuelle nous a montré qu'un seul est à envisager : le réglage par avions. Là encore ce moyen est inutilisable. Sans compter sur les difficultés inhérentes à une liaison entre avions et batteries séparés par un intervalle

de 40 kilomètres, il faut admettre que notre aviation et nos tirs de barrage ne laisseraient à nos ennemis aucun répit.

DUNKERQUE, ARRAS, REIMS, BOMBARDÉS DEPUIS QUATRE ANS, SONT TOUJOURS DEBOUT

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le problème, il est évident que le bombardement d'une ville comme Paris ne peut être assimilé à ceux déjà connus de Dunkerque, de Nancy ou de Reims. Les cas sont très différents.

de 40 kilomètres, il faut admettre que notre aviation et nos tirs de barrage ne laisseraient à nos ennemis aucun répit.

DUNKERQUE, ARRAS, REIMS, BOMBARDÉS DEPUIS QUATRE ANS, SONT TOUJOURS DEBOUT

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le problème, il est évident que le bombardement d'une ville comme Paris ne peut être assimilé à ceux déjà connus de Dunkerque, de Nancy ou de Reims. Les cas sont très différents.

de 40 kilomètres, il faut admettre que notre aviation et nos tirs de barrage ne laisseraient à nos ennemis aucun répit.

DUNKERQUE, ARRAS, REIMS, BOMBARDÉS DEPUIS QUATRE ANS, SONT TOUJOURS DEBOUT

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le problème, il est évident que le bombardement d'une ville comme Paris ne peut être assimilé à ceux déjà connus de Dunkerque, de Nancy ou de Reims. Les cas sont très différents.

de 40 kilomètres, il faut admettre que notre aviation et nos tirs de barrage ne laisseraient à nos ennemis aucun répit.

DUNKERQUE, ARRAS, REIMS, BOMBARDÉS DEPUIS QUATRE ANS, SONT TOUJOURS DEBOUT

Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le problème, il est évident que le bombardement d'une ville comme Paris ne peut être assimilé à ceux déjà connus de Dunkerque, de Nancy ou de Reims. Les cas sont très différents.



SOLDATS ALLEMANDS AMENANT SUR LES LIGNES LES CAISSONS ET LE TRAIN DE COMBAT D'UNE DE LEURS GROSSES PIÈCES QUI BOMBARDÈRENT AMIENS, S'ACHARNANT NATURELLEMENT SUR LA CATHÉDRALE.

(D'après le Wochenschau.)

l'ennemi étant depuis quatre ans à quelques kilomètres de Nancy. Quant aux deux autres villes dont il ne peut approcher, pourquoi sont-elles encore debout ? pourquoi les dégâts causés sont-ils insignifiants ? Tout simplement parce que les Allemands ne possèdent pas un nombre suffisant de pièces à longue portée pour entretenir un feu nourri et efficace.

Dès lors, de quel droit supposer qu'ils soient à même d'entreprendre une tâche autrement onéreuse et difficile ? Le Boche

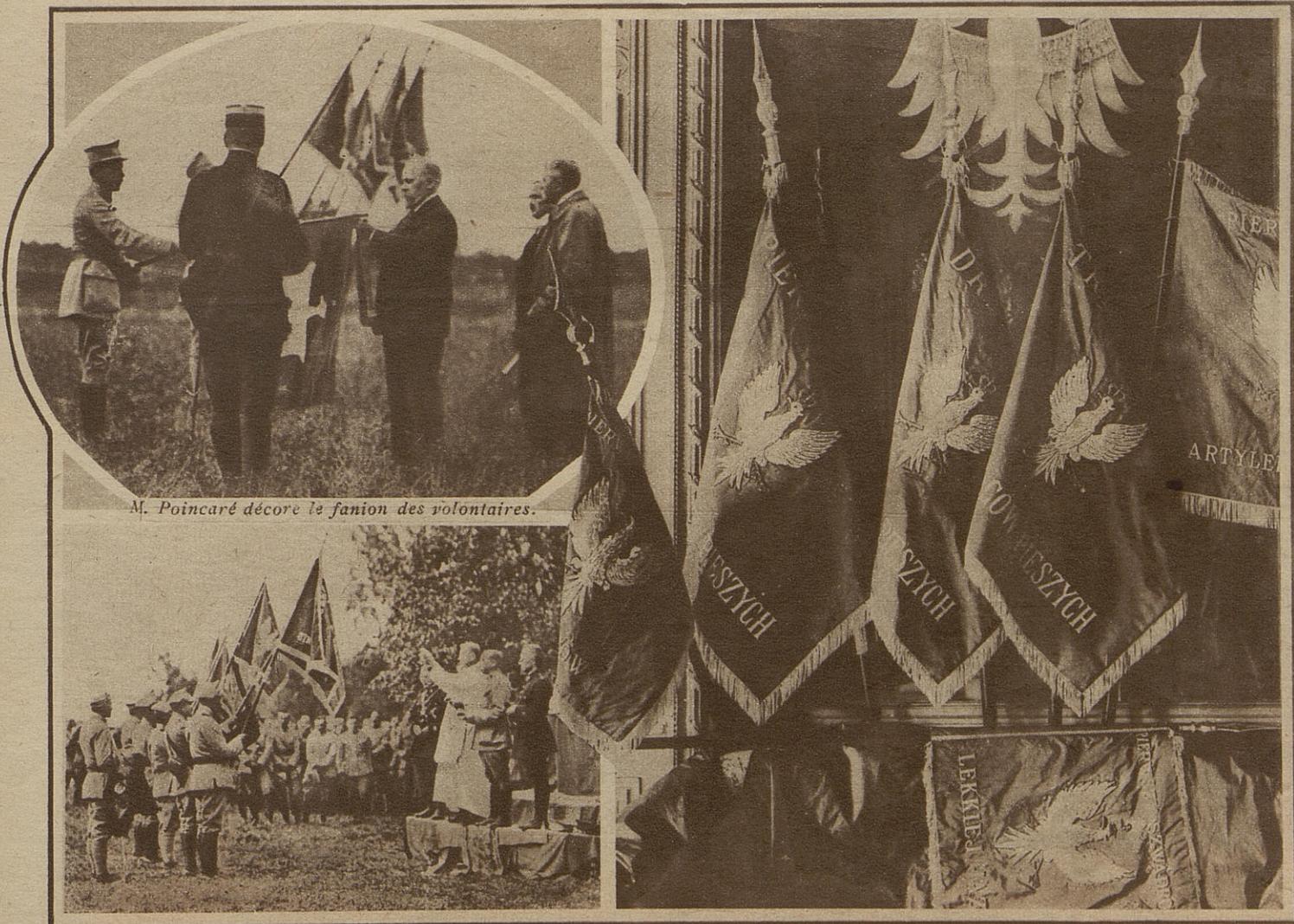
parvint-il même à installer quelques batteries de pièces lourdes à 40 kilomètres du front, les résultats seraient vraiment grotesques en comparaison du champ d'action qu'il se proposerait.

Parisiens, rassurez-vous : la capitale n'est pas à la veille d'être menacée de destruction. Avant que les Allemands aient le temps matériel de construire une armée de super-canon, nos poilus, aidés par nos alliés, les auront boutés hors de France.

Abbé TH. MOREUX,

Directeur de l'Observatoire de Bourges.

LA REMISE DES DRAPEAUX A LA PREMIÈRE DIVISION POLONAISE



M. Poincaré décore le fanion des volontaires.

La bénédiction des drapeaux.

Les drapeaux offerts par Paris, Verdun, Belfort et Nancy

Le Président de la République s'est rendu, le 22 juin, sur le front où il a remis des drapeaux offerts par Paris, Verdun, Belfort et Nancy à la première division de l'armée polonaise. En même temps

M. Poincaré a décoré de la Croix de Guerre le fanion des volontaires de Bayonne qui, nous l'avons dit, fut le noyau de cette armée qui combat aujourd'hui pour la restauration de la Pologne indépendante.

J'ai vu
LA FÊTE DE L'INDÉPENDANCE DAY A PARIS



Les soldats américains défilent place de la Concorde, devant l'hôtel de la Red Cross Américaine.



Devant la statue de Washington.



Place de la Concorde après la dislocation du cortège.



Devant la statue de Strasbourg.



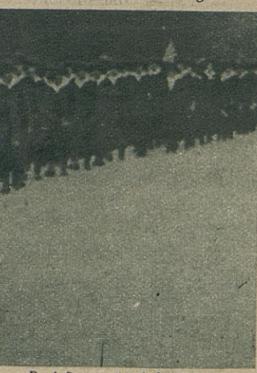
Rue Pierre-Charron, les mutilés assistent au défilé.



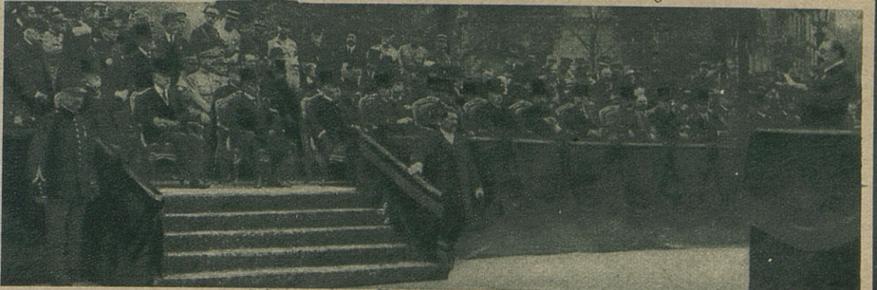
Les nurses de la



Le Président Wilson.



Red Cross Américaine.



L'estrade officielle pendant les discours, place d'Iéna.

La journée du 4 juillet 1918 restera une date historique : celle de la fête de la Liberté des Peuples. Ce jour-là, Paris, ardent et fraternel, a voulu donner l'accolade avant le combat aux beaux sol-

datés venus de si loin pour souffrir et pour vaincre coude à coude, cœur à cœur, avec nos vétérans. Cette fête fut sobre et virile. Le cœur de la France entière

battait place d'Iéna, près de la statue de Washington, comme il vibrait lorsque les guerriers transatlantiques et les rudes coloniaux traversèrent l'immense place de la

Concorde pour passer devant le monument de Strasbourg vers lequel vont, en pèlerinage, les vœux de tous les opprimés. Les Allemands n'ont certainement pas été les derniers à comprendre la leçon.

J'ai vu.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON

(Adapté et traduit de l'anglais, par A bert Houlgard.)



NU TÊTE, SANS CEINTURON, PHILLIP DONNAIT BIEN L'IMPRESSION D'UN FLÂNEUR QUI VIENT PRENDRE L'AIR, ET RIEN DE PLUS...

CHAPITRE VI

FIEZ-VOUS à moi, M'sieur, répartit Cudd avec assurance. Je les volerai ces sales Boches ; ils seront persuadés que nous filons sur Ciewe alors que nous filerons à Thorpwoold en moins d'une heure et demie.

— Je vois que vous la connaissez, mon ami ; vous êtes né malin, approuva Phillip. Et, s'ils essaient de nous arrêter, que ferez-vous ?

— Même s'il me fallait culbuter le tacot, répondit le chauffeur à voix basse, afin de n'être point entendu de son patron, même s'il me fallait culbuter le tacot, je leur passerais dessus. Ces crapules ne m'arrêteront pas, ni eux, ni personne, — à moins d'un ordre de vous, M'sieur, bien entendu !

— Vous avez l'âme d'un vrai Romain, Cudd. Vous roulez jusque'à ce que ça casse ! Alors tout va bien.

Thorold venait d'installer l'infirmière dans le tonneau de la voiture et se disposait à s'asseoir près d'elle lorsqu'il demanda à l'officier :

— Prenez-vous place à l'arrière, mon cher ami ?

— Non, Jimmy, ni vous non plus d'ailleurs, répartit Phillip — du moins pour le moment, ajouta-t-il quand il aperçut la mine déconfite du malheureux chimiste.

— Bon, bon ! soupira Thorold rassuré. Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau ?

Phillip retira sa casquette et son ceinturon et les déposa dans le coffre de la voiture.

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.



L'INDIVIDU QUI SE TENAIT NONCHALAMMENT APPUYÉ CONTRE LE MUR D'EN FACE ET LISAIT SON JOURNAL LE PRIT SANS DOUTE POUR CELA...

— Mais vous ne pouvez pas sortir comme cela ! Et les règlements, qu'en faites-vous donc ?

Laisant sans réponse cette question de son ami, l'officier se tourna vers le chauffeur et lui expliqua :

— Quand votre patron agitera la main, mettez votre machine en marche, Cudd, et dirigez-vous vers M. Thorold d'abord, vers moi ensuite ; tout cela sans perdre une seconde. Maintenant vous y êtes, Jimmy ? Eh ! bien, allons-y !

Lorsque les deux amis eurent atteint l'angle de la maison, l'officier fit signe à son compagnon de s'arrêter.

— Voilà votre poste, mon vieux Jim, lui dit-il. D'ici vous pourrez surveiller l'entrée. Moi, je m'en vais baguenauder à la porte. Quand je sortirai mon étui à cigarettes, vous ferez signe à Cudd qui vous prendra au passage. Vous aurez soin, en montant dans la voiture, de me laisser la porte grande ouverte : avec ma jambe blessée, il me faut d'autant plus de place pour évoluer que Cudd devra démarrer en vitesse. Mon étui à cigarettes ! vous n'oubliez pas, j'espère ?

Ces recommandations faites, Phillip s'achemina à pas lents vers le portail de l'usine. Nu-tête, sans ceinturon, il donnait bien l'impression d'un flâneur qui vient prendre l'air et rien de plus. L'individu qui se tenait nonchalamment appuyé contre le mur d'en face et lisait son journal du soir le prit sans aucun doute pour cela. Il regarda l'officier, agita machinalement son journal et reprit sa lecture.

Phillip se détira avec paresse et bâilla. Il n'avait pourtant point sommeil. Il était même si éveillé qu'il put, lorsque l'homme au journal agita la feuille, embrasser d'un coup d'œil un tableau qui, en apparence, n'avait rien que de banal ; le sujet principal en était un gros camion attelé de deux grands chevaux et dont le cocher, très haut perché, somnolait sur son siège.

Camion ordinaire ? Cocher quelconque ? Hum ! pas tout à fait. Lorsque l'officier avait fait son apparition, le conducteur s'était soudainement réveillé, mais le remuement du journal du soir avait produit sur lui un effet magique et l'avait replongé dans sa demi-sommolence.

Phillip considéra le camion et évalua rapidement l'espace qu'il laissait libre sur la route. Puis, après avoir bâillé de nouveau, il alla tranquillement se poster à la sortie de l'usine, de telle sorte que Cudd fut obligé, en prenant son virage, de passer au large du camion. Cela fait il sortit de sa poche son étui à cigarettes.

La bonne voiture que celle de Thorold ! Démarrant sans bruit, elle franchit les portes de l'usine avant que le flâneur n'eût l'idée de jeter son journal à terre ; prit son virage avant que le cocher haut perché ne vît tomber cette feuille ; recueillit Phillip et croisa le camion au moment précis où, sur la route, les deux grands chevaux se mirent à danser la gigue, follement.

Quelques instants plus tard, l'officier, s'étant retourné pour prendre sa casquette et son ceinturon, vit ce qui s'était passé.

— Regardez donc ce que nos adversaires avaient préparé à votre intention, dit-il à ses trois compagnons.

Ceux-ci regardèrent derrière eux et aperçurent, complètement retourné, le camion couché au travers de la chaussée. Les deux chevaux ruaient, l'un à terre, l'autre debout, et des caisses d'emballage jonchaient le sol comme feuilles d'arbres au vent d'automne.

— Ouf ! soupira le chimiste, voilà qui nous aurait bloqués pour un moment.

— Ou qui nous aurait littéralement aplatis, nota Phillip. Ah ! certes, non, ces gens-là ne sont pas des amateurs ! Et nous n'en sommes encore qu'au premier barrage.

L'auto avait gagné la plaine où elle roulait à grande allure. En apparence elle s'éloignait de la route directe de Thorpwoold, mais ses voyageurs savaient parfaitement que Cudd, le roublard, les ramènerait, par de petits chemins détournés à travers les marais, à la petite ville qui se mirait dans la mer.

Il était cinq heures du soir ; la belle journée d'été, claire et ensoleillée ! A l'allure où la voiture filait et selon les calculs de Cudd, on devait arriver à Thorpwoold quelque temps avant le déclin du jour, ce qui pouvait permettre aux explorateurs de bien se pénétrer de la topographie des lieux et de reconnaître aisément la demeure de Brandt. En revanche, ainsi que le fit remarquer Thorold, cela pouvait aussi les exposer à être vus par ceux qui savaient que l'espion avait habité là et qui avaient de sérieux motifs pour surveiller étroitement sa maison.

— Avez-vous une carte du pays ? demanda Phillip, qui se leva afin de se mieux faire entendre du chauffeur.

— Oui, dans la sacoche, près du volant.

— Eh ! bien, ralentissez un peu, Cudd, et passez-la moi. Vous dites que vous connaissez très bien la route ?

— Je la suivrais en dormant, répartit le chauffeur en tendant à l'officier la carte que celui-ci se mit à examiner avec soin. Il était loisible au chimiste d'en faire autant, mais il jugea préférable de contempler Cecily. Il se remémorait soudainement tout ce qu'avait fait l'infirmière et se sentait incapable de lui cacher plus longtemps son admiration.

— Vous ne vous sentez pas trop fatiguée, Miss Baistain ? lui demanda-t-il d'une voix attendrie.

— Fatiguée ? non ! Je suis comme électrisée.

Ces aventures ont quelque chose de passionnant qui me fouette les nerfs. Je me sens tout à fait entraîné, tout à fait disposé, capable de forcer des citadelles, de tuer beaucoup d'Allemands et de parcourir des centaines de milles. Je me sens forte, courageuse, puissante, mais pas fatiguée du tout.

— Vous êtes absolument irrésistible ! dit Thorold qui ne plaisantait qu'à moitié. Vous avez joué superbement votre rôle ! Vous avez follement été brave.

— Si je l'ai été, répliqua l'infirmière se grisant de ses propres paroles, je l'ai été parce que je ne pensais pas l'être. Il me semblait que j'accomplissais ma tâche quotidienne.

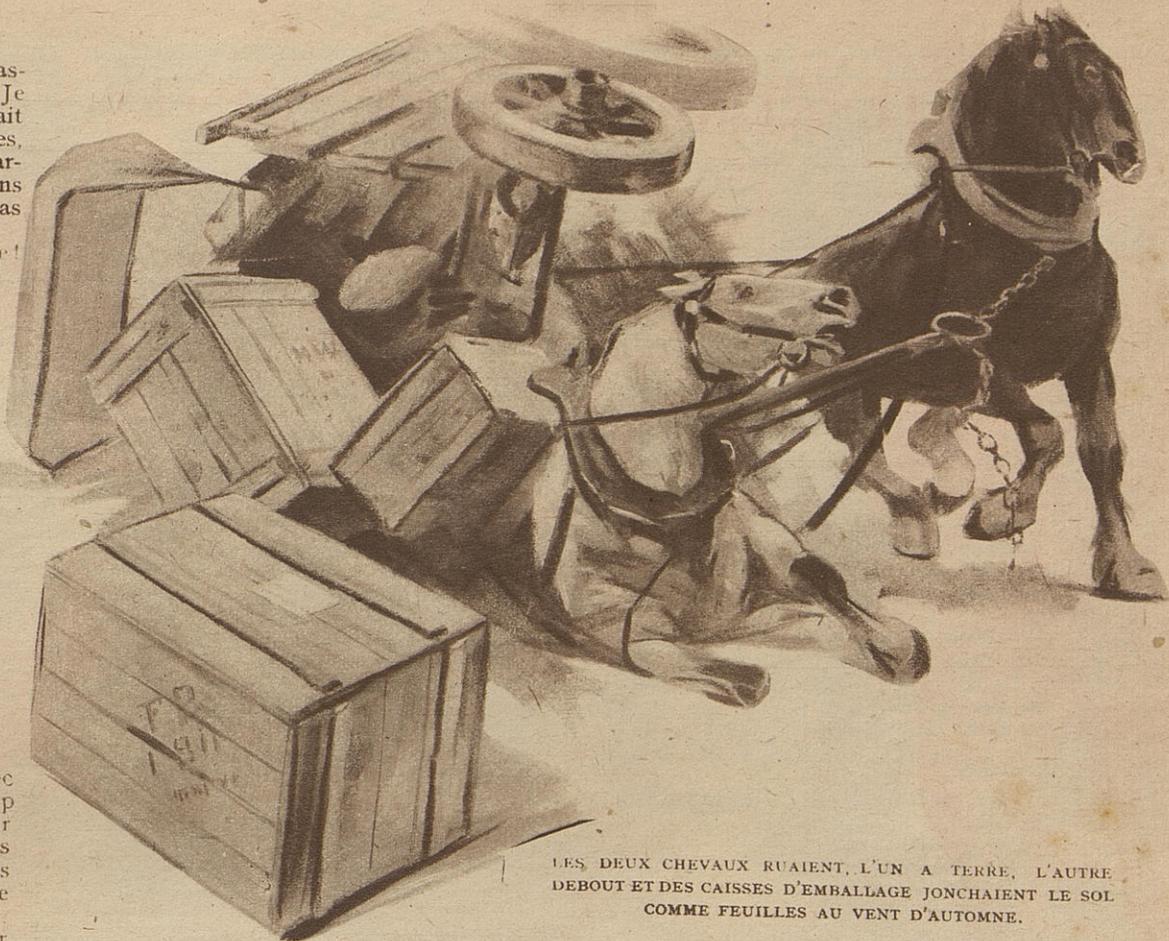
— C'est toujours comme cela ! remarqua Phillip sans lever les yeux de dessus sa carte.

— Vous dites ? demanda Thorold.

— Je faisais une simple constatation, en passant. Elle ne mérite pas votre attention que je vous prie de réserver à la petite carte que j'ai dans les mains et au plan que j'ai dans la tête. *Primo* : nous tenons pour acquis que faire une entrée triomphale dans Thorpwold avec cette auto, superbe en vérité mais trop facile à reconnaître, ne pourrait offrir que des désagréments. *Secundo* : nous tenons également pour acquis que nous devons nous introduire dans la place par petits paquets et sans donner l'éveil. *Tertio* : ce qu'il y a de mieux à faire pour atteindre ce résultat est de laisser votre voiture en un lieu convenablement abrité et suffisamment écarté pour échapper à tout repérage de l'ennemi. Cela fait, nous entrerons en ville *pedibus cum jambis*, non sans étudier avec soin la topographie du terrain de manœuvre. Ces divers points établis, revenons à la carte pour y déterminer notre base stratégique. Grâce à la science de notre très compétent service d'état-major, il ne m'a pas été difficile de la découvrir. La voici !

Et l'officier désigna du doigt un point qui parut à ses compagnons sensiblement distant des premières maisons de Thorpwold.

— Cet endroit est bien éloigné, objecta Thorold. Nul bon chemin ne nous y conduira et je ne vois en partie aucune route directe qui mène à la ville. Votre base stratégique est vraiment trop écartée du théâtre des opérations. Il en résultera pour nous une gêne et un retard.



LES DEUX CHEVAUX RUAIENT, L'UN A TERRE, L'AUTRE DEBOUT ET DES CAISSES D'EMBALLAGE JONCHAIENT LE SOL COMME FEUILLES AU VENT D'AUTOMNE.

Un sourire ironique plissa les lèvres de Phillip ; le chimiste s'en aperçut, aussi ajouta-t-il :

— C'est une simple opinion que je formule ; après tout, vous ferez comme bon vous semblera.

— Très intéressante votre opinion, Jimmy ! Je vous jure que je suis enchanté que vous l'ayez formulée, car vous avez ainsi achevé de me convaincre de l'excellence de mon choix.

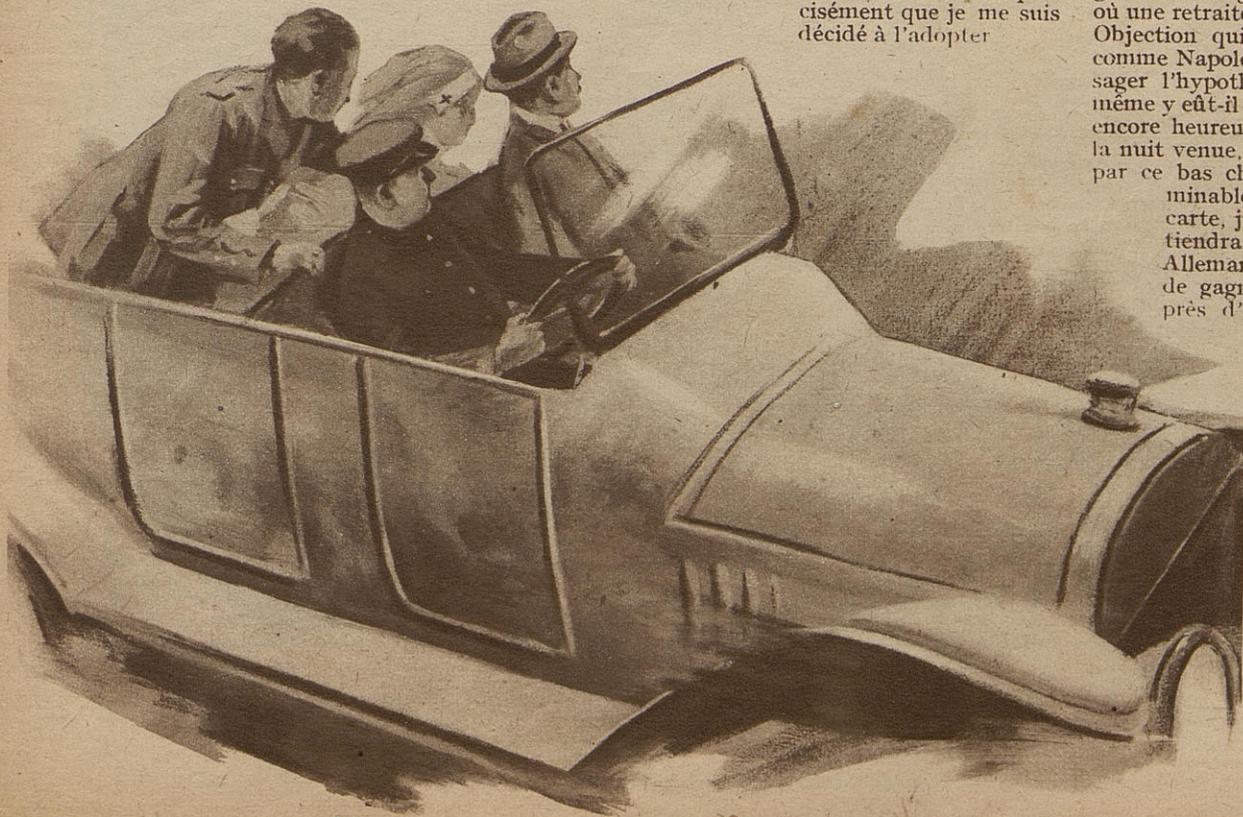
— De l'excellence ? De la bizarrerie, vous voulez dire, mon cher ami !

— La guerre, voyez-vous, mon bon Jim, c'est le chambardement universel. Elle a renversé les théories les mieux établies, mis tout sens dessus dessous et fait des crimes de ce que la paix considérerait comme des vertus. Pour critiquer mon choix, vous vous appuyez sur le fait que ma base stratégique est à une assez grande distance de notre champ d'opérations. Eh ! bien, c'est à cause de cela précisément que je me suis décidé à l'adopter.

Et, après avoir invité Thorold et Cecily à examiner sa carte de plus près, l'officier poursuivit :

— Comme le disait Jimmy tout à l'heure, cet endroit que je vous montre est, en effet, absolument en dehors de toutes les voies fréquentées, notamment de la route directe de Thorpwold, et suffisamment enfoncé dans les terres pour échapper aux investigations de nos amis les Boches, qui, d'ailleurs, ne peuvent se douter que nous nous rendons là. Inutile de vous dire, n'est-ce pas ? que ces canailles vont surveiller tous les chemins carrossables et y guetter le passage de toutes les automobiles. C'est bien votre avis ! Je poursuis donc et je me résume. Premier point acquis : pas de danger que des patrouilles ennemies viennent surprendre Cudd et la voiture quand nous les aurons laissés à cet endroit pour remplir notre mission. Examinons, maintenant, mon cher Thorold, vos objections. Il résulte, dites-vous, de l'éloignement un grave inconvénient dans le cas où une retraite précipitée nous serait imposée. Objection qui n'est pas sans valeur ! Tout comme Napoléon lui-même nous devons envisager l'hypothèse d'une retraite. Eh ! bien, même y eût-il retraite, mon choix s'affirmerait encore heureux. En effet, à une heure fixée, la nuit venue, Cudd pourra piloter sa voiture par ce bas chemin, fort probablement abominable, que vous voyez ici sur la carte, jusqu'à cet autre point où il se tiendra sans éveiller l'attention des Allemands et d'où il lui sera facile de gagner la grande route. C'est là, près d'une grange, qu'il devra nous attendre et que nous nous retrouverons tous, après votre visite à la maison de Brandt.

Le rôle de la voiture étant distribué, étudions maintenant les nôtres. Grâce à ces haclures et à ces ombres, vous pourrez vous rendre compte que Cudd stationnera dans un petit taillis, planté sur la colline qui domine le pays, en somme assez plat. Et cela aussi vous



REGARDEZ DONC CE QUE NOS ADVERSAIRES AVAIENT PRÉPARÉ A NOTRE INTENTION, DIT PHILIPP A SES AMIS... AH ! CERTES NON, CES GENS-LA NE SONT PAS DES AMATEURS !

J'ai vu.

servira ! Laissant l'auto au bord du chemin, Cudd gagna cette coupe d'où il sera en mesure de surveiller et l'auto Napier et ces deux sentiers que nous suivrons jusqu'à Thorpworld. M^{lle} Baistain et vous, Jimmy, prenez le plus long, moi le plus court.

— Mais, Phillip, vous n'y pensez pas ! interrompit le chimiste. Vous ne supposez point que Miss Baistain...

— J'irai à Thorpworld affirma catégoriquement l'infirmière.

— Mais, ma chère amie, il y a peut-être de graves dangers à courir.

— Danger ou non, j'irai, à Thorpworld, insista la jeune fille.

— Mais, Jimmy, je ne vous comprends pas, intervint Phillip, tout en faisant discrètement à son ami un signe d'intelligence, j'ai absolument besoin du concours de Miss Cecily, et si c'est moi qui commande...

— Bien sûr c'est vous qui commandez. Nous nous n'avons qu'à obéir.

Et regardant sévèrement Thorold, Cecily ajouta : obéir sans discussion.

— Ah ! très bien ! dit Thorold avec soumission.

— M^{lle} Baistain et vous, suivez ce sentier à travers champs jusqu'à ce monticule, dit Phillip. De là jusqu'à l'observatoire de Cudd, rien qui gêne la vue ; vous pouvez juger par la carte. Cudd pourra donc surveiller ce secteur tout à son aise, secteur qui sera tenu par Miss Cecily.

— Ce qui veut dire que je dois rester là ! protesta vivement l'infirmière.

— J'y ai besoin de vous.

— C'est absurde ! C'est un subterfuge pour vous débarrasser de moi !

— Nous n'avons qu'à obéir à Phillip sans discussion, conclut Thorold définitivement. L'infirmière poussa un soupir et ne souffla plus mot ; elle était vaincue.

Phillip poursuivit :

— Miss Baistain gardera sur elle le papier dont nous avons appris par cœur le contenu. Si elle voit quelqu'un de suspect s'avancer vers elle, elle se cachera dans le fossé indiqué au-dessous de ces arbres et qui constitue, je l'avoue, une résidence dénuée de confort. Si rien de fâcheux ne se produit, elle gardera son poste abritée par ces mêmes arbres, et sans être vue surveillera le sentier qui mène à Thorpworld. Dans le cas où, par malheur, l'un de nous ne serait pas de retour après huit heures et demie, elle rejoindrait Cudd et se rendrait au quartier général le plus rapidement possible.

— C'est si grave que cela ? demanda Thorold qui ne put maîtriser son émotion.

— Il faut s'attendre à tout, répondit Phillip qui continua à donner ses instructions. Cela signifiera que quelque chose vous est advenu et qu'il faudrait laisser aux autorités militaires le soin de terminer l'affaire aussi bien et aussi rapidement qu'elle le pourrait. Je tiens d'ailleurs à vous avertir, Miss Baistain, que vos rapports avec ces messieurs du quartier général seront peut-être dépourvus d'agrément.

— Et si rien de fâcheux n'est arrivé ? interrogea Cecily d'une voix légèrement tremblante.

— Alors, l'un de nous viendra vous rejoindre. Puis vous agiterez votre mouchoir — non, celui de Thorold, il est plus grand, — pour informer Cudd que tout va bien. Cudd répon-

dra à votre signal de la même façon. Vous ferez ensuite votre entrée à Thorpworld. A ce moment-là vous aurez sans doute le besoin de vous restaurer et, d'autre part, nous aurons peut-être des plans à discuter. Cela fait vous viendrez au rendez-vous près de la grange et vous attendrez là, avec Cudd, que nous ayons terminé notre besogne dans la maison de Brandt.

— Je ne veux pas aller au rendez-vous, je veux vous suivre.

— Il faut obéir à la consigne, affirma Thorold. D'ailleurs, ce n'est pas l'affaire de...

Toujours diplomate, Phillip lui coupa la parole ; il se rendait parfaitement compte qu'il n'est pas toujours adroit de rappeler à une jeune fille vingtième siècle qu'elle n'est tout de même qu'une faible femme !

— Miss Baistain, vous nous rendrez plus de service en vous abstenant de venir à la maison. D'une part, vous avez pour mission de conserver intact le papier de Brandt, quoiqu'il arrive ; d'autre part, vous représentez, avec Cudd, notre réserve stratégique dans la bataille contre le Boche. Si, au petit jour, nous ne vous avons point rejointe, vous courez au quartier général. Il nous faut répartir nos forces.

— L'infirmière, cette fois, ne répliqua point.

L'officier se leva et, se penchant sur Cudd, lui expliqua la route à suivre pour gagner le petit bois.

(A suivre.)

LES CHATS DES ÉVACUÉS ONT AUSSI LEUR REFUGE



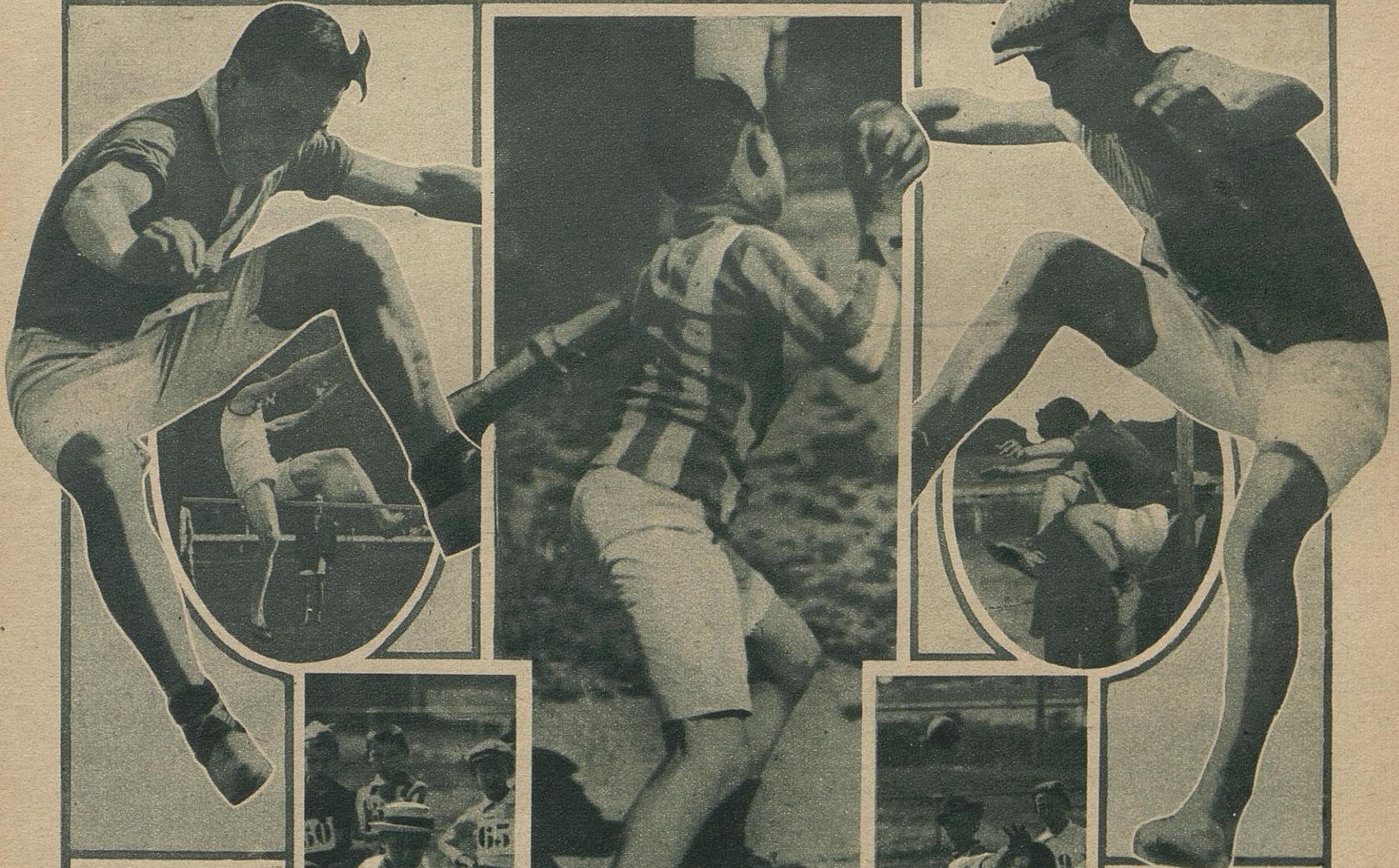
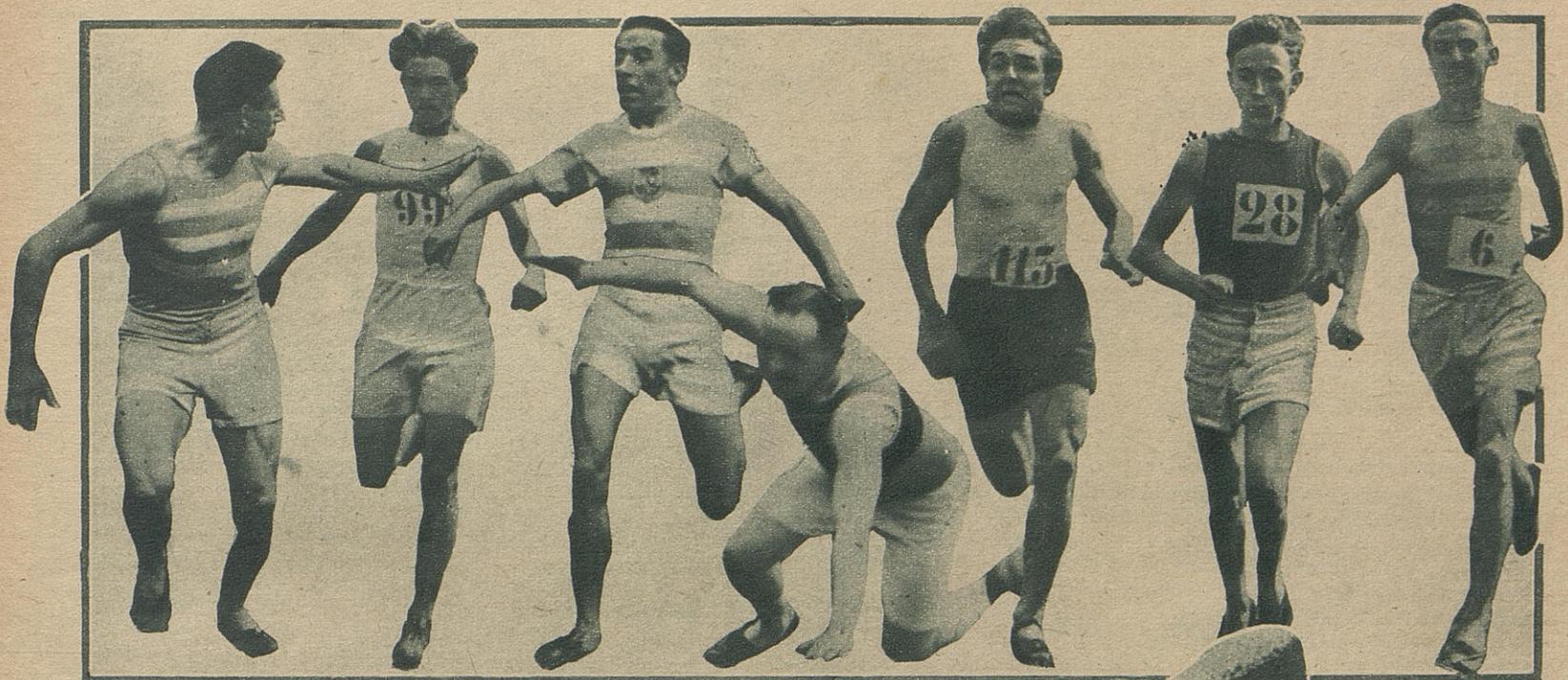
1. Au secours des abandonnés.

2. Le premier déjeuner au refuge.

En quittant précipitamment leurs appartements, les Parisiens qui ont « pris des vacances anticipées » n'ont pas pensé à tout. Certains ont oublié de fermer leur compteur à gaz, d'éteindre leur électricité. D'autres ont enfermé leurs chats, quand ils ne les ont pas laissés errer à l'aventure. Des voisins compatissants ont nourri durant quelques jours les abandonnés, puis les ont conduits dans leur refuge créé à leur intention à Colombes par la comtesse d'Yurbewick.

3. Le refuge de Colombes.

J'ai vu.
LES CRITERIUMS ATHLÉTIQUES



Saut en hauteur.

Ce fut une grande manifestation sportive que la réunion du 30 juin au stade de Saint-Cloud, où se disputaient les criteriums de France. Et ce fut aussi une belle journée pour l'athlétisme qui, malgré les vides creusés par la guerre dans les clubs, a paru renaitre de ses cendres. Des jeunes se sont affirmés et le crack



" Juniors " lançant le poids.



Saut en longueur.

Protais a battu, dans les 400 mètres, l'invincible Keyser. Saut en hauteur et en longueur avec ou sans élan, saut à la perche, lancement du poids, du disque ou du javelot, courses de haies, de relais ou plates ; ces épreuves furent magnifiquement enlevées et leurs vainqueurs chaleureusement ovationnés.

UN MINISTÈRE DE LA GAÏTÉ

Par Pierre MAC ORLAN



Le symbolique Roger Bontemps...

Il devient de plus en plus difficile de rencontrer dans son entourage les éléments d'une chronique plaisante destinée à calmer les nerfs un peu tendus.

De nos jours, l'humoriste dont la profession est d'opposer un visage réjoui aux pires calamités risque fort de dépasser le but qu'il se proposait en écrivant.

Cette constatation s'ajoute aux tourments que l'époque nous apporte et, parmi les spectacles pitoyables, celui qui nous montre un humoriste livré à ses méditations devant l'actualité est, pour le moins, un des plus affreux.

Il faut donc, en dépit de son humeur, enfourcher la merveilleuse machine à explorer le temps du romancier H. G. Wells pour se réfugier vers des époques moins dangereuses où les plaisantins pouvaient vivre et se disperser sans craindre de servir de motif principal à un autodafé allumé par les mécontents.

Je ne me rappelle plus exactement le gabarit de la machine de Wells. Mon incomparable érudition en mécanique dessert encore une fois ma mémoire, mais je sais que les livres sont d'excellents moyens de transport pour les voyages dans le passé. Pour conduire le lecteur moins rapidement vers le but qu'il désire, ils lui permettent cependant d'apprécier la route et de ne perdre aucun de ces menus détails qui, dit-on, constituaient le charme le plus puissant des voyages en diligence.

J'ai devant moi, sur ma table, un ouvrage remarquable de M. Pierre Varenne, sur

« le bon gros Saint-Amant », compagnon de Faret, le buveur d'eau et l'un des premiers membres de l'Académie française que le cardinal de Richelieu venait de fonder sur quelques idées de Bois-Robert.

Heureux temps où le bon gros Saint-Amant pouvait pénétrer à l'Académie à la



Le bon gros Saint-Amant.

condition de rédiger pour le dictionnaire les articles concernant les mots burlesques et les associations d'idées saugrenues qui apportèrent parfois une gloire réelle aux poètes dont la verve enrichit secrètement le patrimoine des cabinets satiriques et autres recueils de vers licencieux et libertins.

Je ne vois pas, de nos jours, un emploi officiel qui puisse égaler les



— J'ai devant moi, sur ma table, un ouvrage remarquable de M. Pierre Varenne.



Il y avait un nombreux personnel de pitres et de queues-rouges.

fonctions officielles de Saint-Amant pour un joyeux drille du genre de notre bon Normand.

Et pourtant la santé publique, la santé morale bien entendu, exigerait que l'on s'occupât en haut lieu d'une question aussi importante.

Quel homme d'Etat aura l'idée et l'énergie, pour la mener à bonne fin, d'ordonner la mobilisation de tous les médecins des âmes, c'est-à-dire les descendants de ce bon gros Saint-Amant, qui savait honorer comme il convient les plus belles vertus nationales d'un pays qui sut créer le symbolique Roger Bontemps, du doux poète Roger de Collyre !

Je voudrais que l'on créât un ministère de la santé morale établi selon les principes

qui présidèrent aux premières journées de cette Académie française où l'on confia à Saint-Amant le soin de s'occuper de la gaîté publique, qui est encore la plus merveilleuse drogue pour reconstituer une âme inquiète lentement livrée aux démons de la mélancolie.

Le service de santé morale fonctionnerait dans un bel immeuble exposé au soleil et nommerait un sous-secrétaire d'Etat au service de santé morale avec des appointements rondouillards. Je sens avec netteté que j'occuperais cette place aussi bien qu'un autre et que ma naturelle gaîté, qui, pour n'être pas engendrée par les liqueurs fortes, n'en est pas moins réelle, servirait la cause de la patrie tout en m'enrichissant, ce qui est une agréable façon de faire la guerre.

Il y aurait un nombreux personnel de pitres et de queues-rouges, un peu tombés dans l'oubli ; et chacun d'eux, posté aux carrefours de la cité, lutterait victorieusement en déridant les mininettes et les vieux oisifs, voués peut-être à l'agriculture, contre les procédés ignobles de l'artillerie allemande.

J'aimerais revoir le temps où les belles servantes et les accortes chambrières se pressaient devant les tréteaux de Gauthier Garguille et se divertissaient aux parades.

Je me rends parfaitement compte, par expérience personnelle, que les circonstances se prêtent peu à cette résurrection de la farce française.

Cependant, en mobilisant les humoristes dans un corps spécial convenablement vêtu, je pense qu'il serait possible d'obtenir des résultats plus intéressants qu'on ne le pense. Je crois fermement qu'on reparlera de cette question tôt ou tard et qu'alors on s'apercevra que j'avais raison. Mais je serai mort et je ne pourrai pas occuper la belle place que je m'étais réservée dans la combinaison.

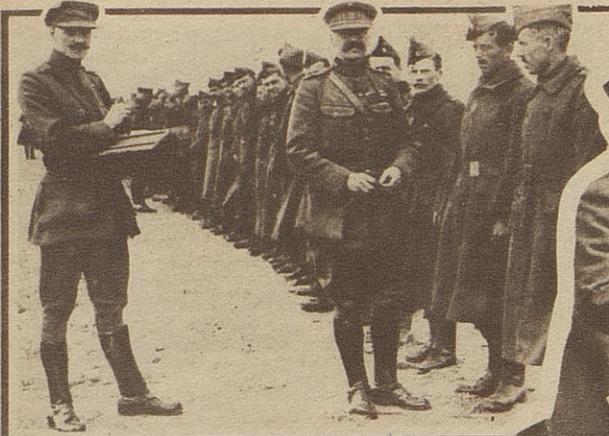
Qu'importe ! Il faut sauver la gaîté française qui, si l'on en croit notre histoire, est une des grosses richesses dont notre nation puisse s'enorgueillir.

Et pour cela, nous devons garder un peu de reconnaissance pour ceux qui savent « rire en pleurs », comme le pauvre écolier parisien qui écrivit : *Le Grand Testament*.

PIERRE MAC ORLAN.



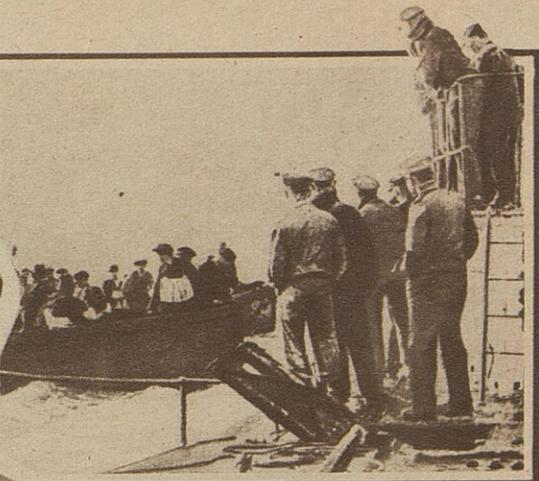
Le pauvre écolier parisien qui écrivit : « Le Grand Testament. »



Le général Jacques, commandant une des divisions belges, remet des décorations à ses soldats.



A New-York, Georges Auger, le geant de Barnum, fait de la propagande pour les Alliés avec ses deux nains.



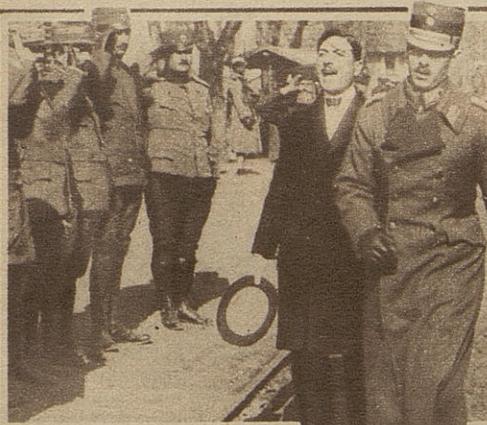
Un sous-marin boche ayant coulé un navire-hôpital arraisonne un canot de naufragés.



Le cardinal Dubois, de Rouen, bénissant la mer à Etretat en présence d'une foule de fidèles.



L'adieu des camarades sur la tombe du capitaine aviateur Meiffre, tombé au champ d'honneur.



Le roi Alexandre de Grèce arrive à Salonique et passe en revue les troupes alliées.



La dernière photographie de Kerensky, l'ancien dictateur russe qui, venant de Londres, est arrivé à Paris.



Au chevet de M. Gibbons, le correspondant de guerre du journal Chicago Tribune, blessé au front.



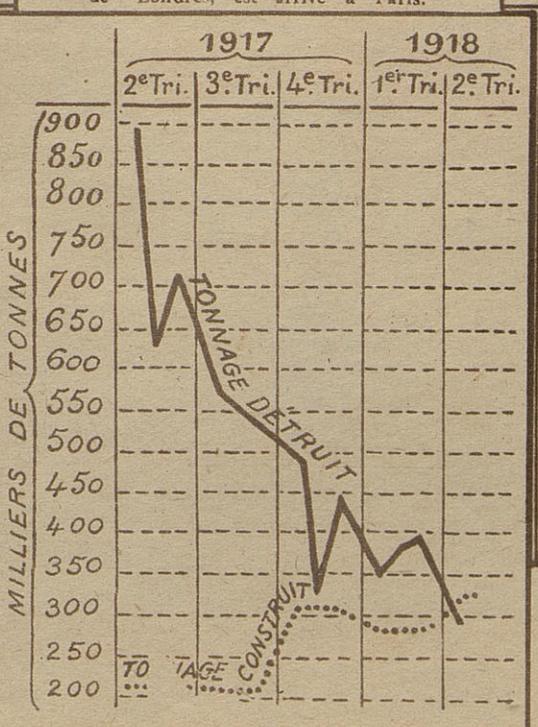
Le capitaine Marcel Doumer, le 3^e fils de M. Doumer, tué à l'ennemi.



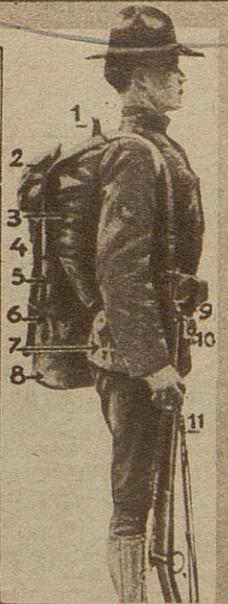
De Sevin, un des nouveaux as de notre communiqué.



Le 1^{er} Baracca, as des as italiens, mort au champ d'honneur.



Ce graphique montre la décroissance des pertes nouvelles alliées à la suite de la guerre sous-marine.



L'équipement du soldat américain. — (1). baïonnette. (2). gamelle. (3). toilette. (4). pelle. (5). demi-tête. (6). couverture. (7). bidon (8). pioche. (9). ceinture. (10). fusil. Total: 30 kgs.



Le roi nègre Munsiga (2 m. 03), un auxiliaire des Belges en Afrique.

LES PREMIERS PRIX DU CONSERVATOIRE.



Alors que les journaux allemands montraient à leurs lecteurs Paris comme une ville déserte où il ne restait plus que quelques habitants vivant dans les caves, nos "jeunes espoirs" affrontaient les périlleux concours de fin d'année au Conservatoire national de musique et de déclamation. Ci-

dessus quelques lauréats : (1) M. Nonguet (chant). — (2) Mlle Vuibe (chant). — (3) Mlle Lapiere (piano). — (4) Mlle Lagrange, (5) M. Escand (6) Mlle Ponzio (comédie). — (7) M. Wilkopp (chant). — (8) Mlle Dennan (violin). — (9) M. Mahieux (chant). — (10) Mlle Ramage (vocalise)

Y A-T-IL UNE ARTILLERIE ÉLECTRIQUE ?

Il était bien évident que l'Amérique venant au secours de la France ne nous enverrait pas seulement des millions de combattants avec tout ce qu'il faut pour tuer du Boche ; elle nous réservait aussi une bonne provision du génie inventif que l'on trouve à profusion dans les cerveaux yankees.

Et si quelque chose doit nous surprendre, ce n'est pas tant l'annonce d'une invention extraordinaire que l'absence d'inventions depuis le commencement de la guerre. Il est vrai que nous ne connaissons pas encore celles qui sont entrées dans le domaine pratique... Leur tour viendra.

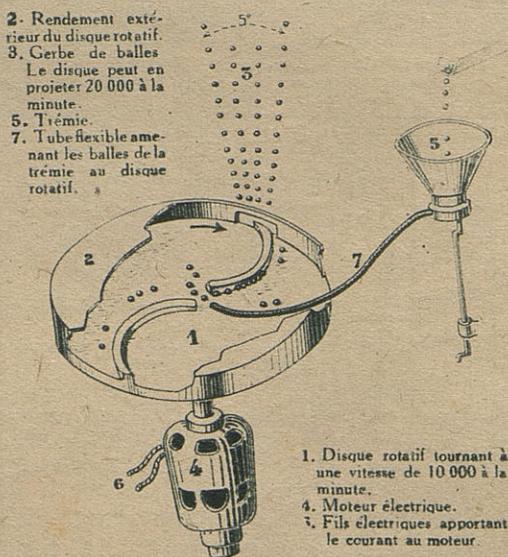
En attendant on exporte, pour faire plaisir à ceux de l'arrière, des canons et des mitrailleuses électriques, engins redoutables qui vous crachent, à raison de 20 000 par minute, des obus et des balles imprimés. Si les Boches n'en recevaient pas d'autres nous serions propres !

Cependant il ne conviendrait pas de plaisanter trop lourdement l'artillerie électrique. Elle existe bel et bien et, si elle ne figure pas encore à côté de l'autre sur les champs de bataille, ce n'est pas une raison pour qu'elle n'y figure jamais. En somme, bien peu d'inventeurs se sont préoccupés, en temps de paix, de fabriquer des canons électriques. La plupart croyaient si peu à l'avenir de l'industrie guerrière qu'ils préféraient s'occuper de télégraphie sans fil, d'éclairage, de force motrice ; c'est pour ainsi dire accidentellement que l'électricité a pénétré sur les champs de bataille.

LES PREMIÈRES PIÈCES DE L'ARTILLERIE ÉLECTRIQUE : LE PISTOLET DE VOLTA ET LE MORTIER

Va-t-elle y prendre une place prépondérante dans l'artillerie ? Ce serait aller bien vite en besogne que d'affirmer la prochaine dispa-

rition des bouches à feu et leur remplacement par d'autres, silencieuses, aux émanations invisibles et aux effets mille fois plus puissants.



Mitrailleuse électrique d'un inventeur américain M. Levi W. Lombard. (D'après Excelsior.)

Ne franchissons pas ce cap et arrêtons-nous à ce qui s'est fait.

Nous nous souvenons tous de nos premières leçons d'électricité. « Il y a deux sortes d'électricité, disait le maître, l'électricité statique et l'électricité dynamique. Deux grands mots

dont l'air savant nous plaisait. Avdement on passait au « labo » pour assister aux expériences ; c'était le meilleur moment de la journée. Ces expériences d'électricité statique ne sont pas oubliées et le souvenir du mortier électrique, un joujou de mortier traversé par deux tiges métalliques dont l'une était terminée par une chaînette pendante jusqu'au sol et l'autre attendait bravement l'approche de la bouteille de Leyde. Une étincelle s'échappait avec un bruit sec, se répétait dans le mortier et la balle filait à quinze pas. Le pistolet de Volta produisait le même effet mécanique en envoyant tremper son bouchon sous l'action de l'étincelle.

Ce sont là les premières pièces de l'artillerie électrique et ce sont aussi les dernières, si nous restons dans le domaine de l'électricité statique.

Mais l'électricité dynamique, qui a pris naissance avec la grenouille de Volta, nous a révélé des phénomènes autrement intéressants. La preuve en est dans l'immense arsenal de ses applications, dans l'essor formidable pris par l'industrie électrique. Il est vraiment décevant d'être obligé de ne dire, en matière d'électricité, que ce qu'elle n'a pas pu faire, alors que tant et tant de merveilles sont portées à son actif !

Ce qu'elle n'a pas pu faire encore, elle qui franchit les océans, qui a conquis le ciel, c'est de porter une balle de fusil Lebel depuis ici jusque-là à une dizaine de mètres de distance !

Mais si elle s'en mêle, ce sera terrible, surtout si l'invention de notre ami d'Amérique n'est pas destinée uniquement à nous faire plaisir. Jugez-en. Un canon qui lance des obus à des distances de 1 000 kilomètres et plus peut-être, et une mitrailleuse qui vous envoie une poignée de 20 000 pruneaux à la minute !

Ce serait à faire frémir si les Boches n'en devaient faire les frais !

Eh bien ! personne n'y croit, les officiers d'artillerie moins que ceux qui ne sont ni officiers ni même artilleurs. Je sais bien que cet argument en faveur de l'impossible artillerie électrique n'a pas grande valeur, parce qu'il arrive toujours un moment où la théorie la mieux établie, la plus scientifiquement assise, fait fiasco. La grosse Bertha n'est pas encore si loin pour que le souvenir de sa longue portée ait disparu. Mais enfin, le fameux dernier-né de Krupp était, somme toute, un canon comme les autres, tandis que le canon électrique est tout autre chose. Ce que l'on nous dit de lui est tout simplement fantastique : autant nous annoncer que, désormais, le 75 va envoyer des projectiles gros comme des maisons !

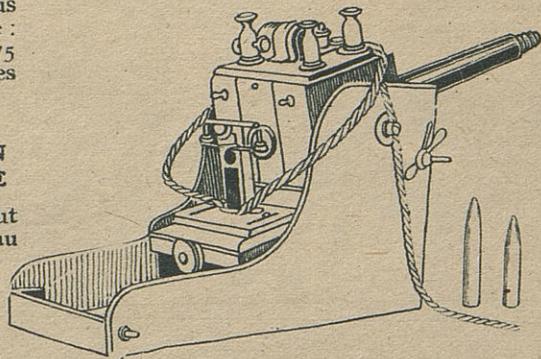
NE JURONS DE RIEN. UNE INVENTION PARAIT TOUJOURS IRRÉALISABLE

Cependant il ne faut jurer de rien et surtout ne railler jamais un inventeur parce que, au fond de toute invention, quelque ahurissante qu'elle paraisse, il y a toujours une base solide sur laquelle un autre pourra commencer la construction d'un nouvel édifice.

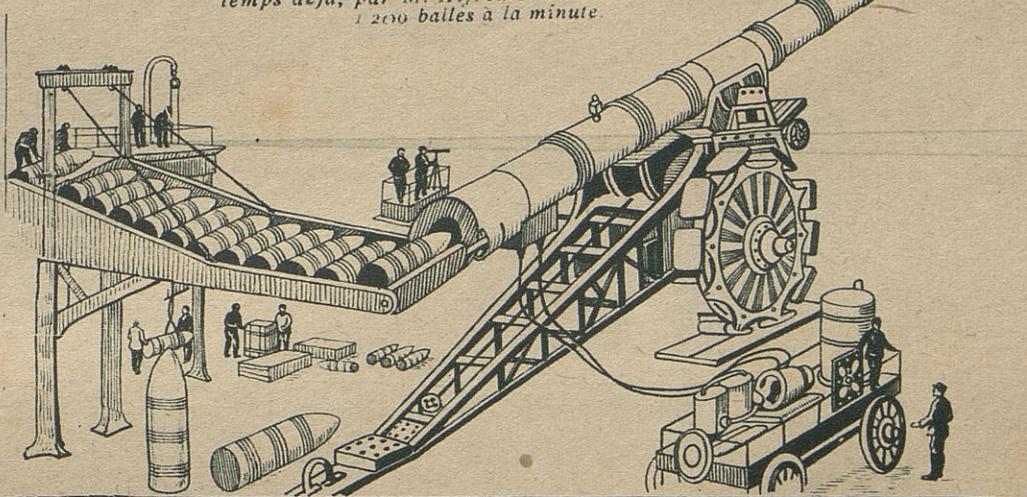
C'est peut-être le cas de la récente application de l'électricité à l'artillerie, application déjà tentée et réalisée, il y a quelque dix ans, par plusieurs ingénieurs. L'un d'eux, M. Louis Mayor, professeur de physique à Lausanne, fit de curieuses expériences, en présence d'un certain nombre d'officiers de l'armée fédérale, au commencement de l'année 1908, je crois. Son canon était long de 15 centimètres seulement ; c'était un canon joujou qui lançait des projectiles à 5 mètres, à raison de 14 petits obus à la minute. On ajoutait même que, à cette distance, la force de pénétration n'était pas à dédaigner.

Était-ce un mortier électrique ? Non pas ! On a parlé de solénoïde à propos du récent canon américain ; c'est un mot à épater tout simplement. Prenez un fil de fer ou de cuivre et enroulez-le en spirale autour d'un crayon, vous aurez construit un ressort à boudin et un solénoïde ! Si dans ce fil on fait circuler un courant électrique en l'intercalant dans le

circuit d'une pile, par exemple, on développe un champ magnétique à l'intérieur du ressort. Ce champ magnétique est utilisé de mille et mille manières dans l'industrie électrique. En voici une application appropriée à la théorie des canons électriques et tirée des régulateurs de certaines lampes à arc : Une bobine creuse est entourée de fil formant solénoïde ; à l'intérieur il y a un noyau de fer. Lorsque le courant circule dans le fil le noyau se déplace rapidement. Si on ajoute plusieurs bobines les unes à la suite des autres on constitue un canon aussi long qu'on voudra, capa-



Une mitrailleuse électrique inventée, il y a longtemps déjà, par M. Alfred Pouteaux. Elle lance 1 200 balles à la minute.



Un canon électro-magnétique qui lancerait à 225 kilomètres des obus de 480, chargés d'un puissant explosif. (Dessin d'après Excisor.)

ble de chasser le projectile placé à l'intérieur.

Je ne prétends pas que l'invention de notre ami américain ne soit plus perfectionnée, mais je dois à la vérité historique d'ajouter qu'à peu près à l'époque où parut le canon suisse, un Irlandais, M. Simpson, avait, lui aussi, inventé un canon électro-magnétique d'une portée de 1 000 kilomètres, avec une vitesse initiale de 10 000 mètres à la bouche de la pièce. Celui-ci se rapproche beaucoup du dernier-né, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout.

C'EST UN INGÉNIEUR FRANÇAIS, M. POUTEAUX, QUI A CRÉÉ LA PREMIÈRE MITRAILLEUSE ÉLECTRIQUE

En matière d'invention il est toujours prudent de rechercher les antériorités. La mitrailleuse électrique à 20 000 balles a été inventée il y a quinze ans par un ingénieur français, M. Alfred Pouteaux. M. Mascart, membre de l'Institut, fut chargé de l'étudier ; malheureusement son rapport n'a pas été publié.

Quoi qu'il en soit, la mitrailleuse de M. Pouteaux, un peu plus modeste que « celle dont tout le monde parle », puisqu'elle se contentait de tirer 1 200 projectiles à la minute, ce qui n'était déjà pas mal, a été construite. Peut-être est-elle encore en vie, au repos ? Elle comportait un tube métallique ouvert à ses deux bouts, sans culasse par conséquent, de 2^m,10 de longueur et 76 millimètres de diamètre. Les projectiles étaient amenés, par un transporteur électrique, en face de l'ouverture postérieure du canon qui les happait pour les introduire dans la pièce d'où ils sortaient animés d'une très grande vitesse. Grâce au transporteur, l'alimentation était continue et les projectiles filaient les uns à la suite des autres tant que le courant électrique était fourni à la machine.

Evidemment, l'invention était belle, éblouissante même. Plus de poudre, plus de fumée, plus de flammes, plus de bruit !

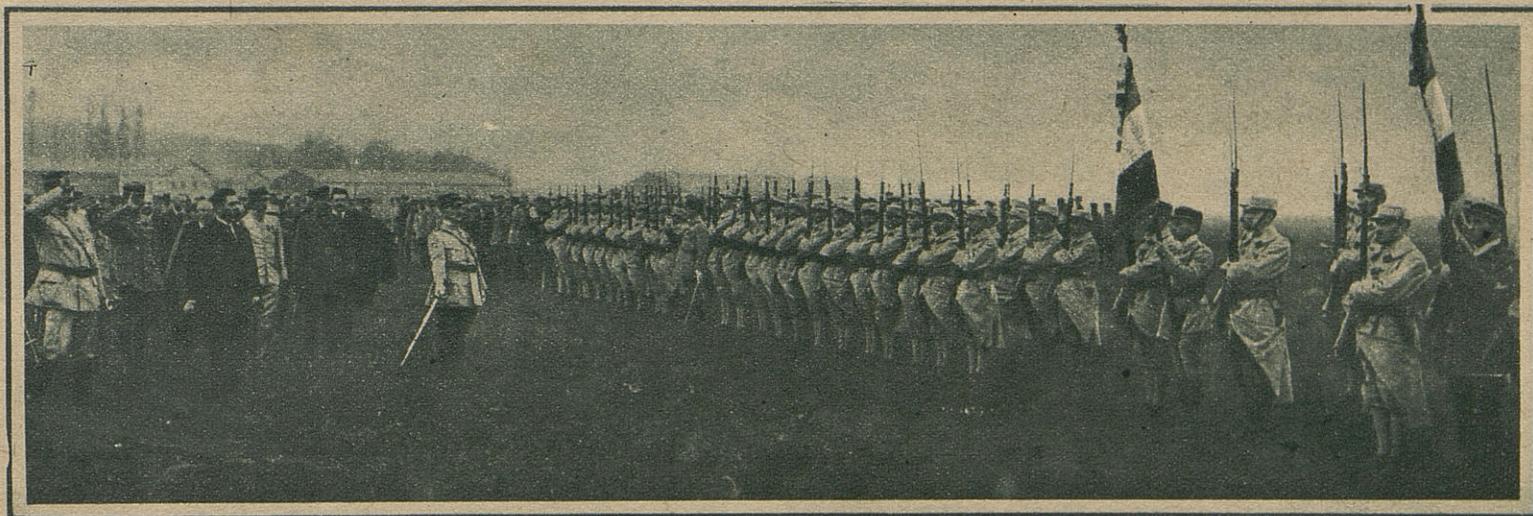
C'était l'idéal en matière d'artillerie. Pourquoi n'en avons-nous plus entendu parler ? Peut-être un de ces impondérables, que l'on trouve toujours pour tuer les inventions au moment où on les croit réalisées, est-il venu arrêter net l'essor de celle-ci ? L'inventeur seul pourrait nous renseigner.

Mais son invention n'est pas morte, elle subsiste quelque part, sous la forme de brevet, de rapports déposés à l'Académie des sciences. Peut-être un autre ingénieur plus heureux que l'inventeur parviendrait-il à la mettre au point ?

Le moment nous paraît propice à de telles résurrections. Qu'on les tente !

LUCIEN FOURNIER.

LA REMISE DES DRAPEAUX DE L'AERONAUTIQUE ET DE L'AVIATION



Après que M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation eut remis le drapeau de l'aéronautique au capitaine Battle et celui de l'aviation au lieutenant Fonék, les troupes spéciales massées sur l'aérodrome de Brou,

près de Lyon, défilèrent devant les glorieux emblèmes. Sur le cliché on voit le colonel Girod, député du Doubs, qui salua les drapeaux. A côté de lui M. J.-L. Dumesnil et derrière, M. Herriot, sénateur et maire de Lyon.

J'ai vu.

LES A-COTÉS DU GIGANTESQUE EFFORT DE L'AMÉRIQUE



Un atelier où, désormais inutiles, les chapeaux de feutre des soldats américains sont transformés en pantoufles.



Rien n'est négligé pour ménager le fret : on retire tout ce qui est utilisable dans les vieux brodequins militaires.

Pour bien montrer le gigantesque effort de l'Amérique dans la guerre actuelle, M. James Kerney, directeur du Comité américain de l'Information publique, avait organisé, à l'occasion de l'anniversaire du débarquement des troupes américaines en France, une grande manifestation cinématographique qui se déroula devant plus de sept mille

personnes. Le film, pris par le *Signal Corps*, a montré comment est arrivé en Europe le premier million de soldats des États-Unis et comment sont déversées dans nos ports toutes les ressources, toutes les richesses en hommes, en armes, en munitions, en matériel, en machines et en denrées qui nous permettront d'acquérir la Victoire.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

SAMMY, VOLONTAIRE AMÉRICAIN

par Maurice DEKOBRA



« Hello ! boys, permettez que je me présente. Je m'appelle Josuah Hugh Teddy Watson ; mon nom de guerre est Sammy, sous-lieutenant au... bataillon de l'U. S. Army, actuellement sous les ordres du général Pershing. » C'est ainsi que, loyalement, se présente le héros de Maurice Dekobra, camarade d'armes des « Sammy », portant lui-même le « Sam Brown belt », équipement commun à tous les officiers des armées de l'Entente.

J'ai parlé ici-même du dernier roman de Maurice Dekobra : *Grain d'Cacheu*, où l'humoriste se laisse aller à cette mélancolie un peu résignée qui est une des nombreuses manières de comprendre l'humour, car l'humour emprunte les formes les plus sévères comme les plus gaies.

Dans ce nouveau livre dédié à la gloire et à l'heureuse gaité des joyeux garçons des États-Unis, l'auteur, qui vit encore parmi eux et partage fraternellement le paquet de *Tuxedo* destiné à alimenter le calumet... de la paix future, envisage le côté le plus réjouissant de l'aventure. C'est, pour le soldat américain, la vie française en marge de la guerre et, pour le Français, les révélations les plus amusantes sur les mœurs des plus francs garçons de la terre.

Les anecdotes, les tableaux et les croquis qui composent ce volume d'actualité servent de prétexte au plus sentimental de tous nos humoristes pour donner du jeu à ses qualités d'observation malicieuse et tendre. Si Maurice Dekobra aime Mark Twain, il n'y a pas lieu de le comparer à cet écrivain, ainsi qu'il est de règle en France dès qu'il s'agit de définir la personnalité d'un humoriste de notre génération.

Parmi les chapitres les plus remarquables de ce livre, il faut citer : *Sammy peint par lui-même*, *Réflexions sur les Français* et une très curieuse et amusante étude sur l'argot des soldats allemands. On trouve particulièrement dans ce chapitre des expressions savoureuses comme celle de *stotterantie* « la tante qui bégaie », pour désigner la mitrailleuse, ou celle de « l'auto à fumée de chou » pour indiquer la cuisine roulante.

Pour ces raisons et pour d'autres que chacun trouvera dans sa curiosité, il faut lire *Sammy, volontaire américain*. Au bout de quelques pages le grand garçon que l'on rencontre coiffé du teutro kaki sur nos boulevards devient une vieille connaissance, un ami sûr et délicat. Aussi devons-nous savoir gré à Maurice Dekobra d'avoir écrit cet ouvrage.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16 illustré de 166 croquis de l'auteur — Prix net : 4 fr. 50. — *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

Vient de paraître :

NOUNE ET LA GUERRE,

par Yves PASCAL.

Un vol. in-16 — Prix net : 4 fr. 50. — *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

POÈMES

par Emile CAGIN

Des marchés flamands aux bouges de Tunis, M. Emile Cagin a vu la vie, et la vie c'est la marchande de fleurs qui vend :

Ses pots d'argile claire
Où bégonias rouges et calcéolaires
Mettent des teintes qui flambloient.

Cette petite marchande de fleurs, nous l'avons tous rencontrée au gré de notre fantaisie errante. Mais M. Emile Cagin est un vrai poète et sa nostalgie discrète, éprise de couleurs fugitives, est terriblement contagieuse pour ceux qu'elle accroche à ses évocations. Et c'est encore la mer qui est la cause de cela.

LE COLPORTEUR.

Un vol., tirage limité à 360 ex., huit croquis de Jules Joets. — *Éditions du "Scarabée"*, Paris.



LE YANKEE VU PAR LES FRANÇAIS
Croquis de Maurice DEKOBRA.

(Illustration extraite de *Sammy, volontaire américain*.)

LE CŒUR DE POUPETTE

par Charles-Henry HIRSCH

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut définir un écrivain de la valeur de M. Charles-Henry Hirsch. Cet auteur, d'une extrême mobilité, dont la langue parfois un peu précieuse s'adapte à merveille à cette sensibilité, se renouvelle constamment en ce sens qu'ayant abandonné les sujets pittoresques qui lui valurent la renommée, il apporte, comme un roi mage un trésor, les ressources les plus séduisantes de son observation aux pieds d'une petite Parisienne au joli nom de Poupette.

Et je recommande tout particulièrement aux lecteurs de *J'ai vu...* cette belle histoire glorifiant la Française, la vraie Française honnête et loyale qui, pour ces deux raisons peut-être, garde l'honneur de n'avoir jamais été remarquée par la plupart des romanciers qui se sont fait une spécialité des maladies mentales de la femme.

LE COLPORTEUR.

Un vol. in-16. — FLAMMARION, Paris.

LA PETITE VILLE

par R. CHRISTIAN-FROGÉ



Le capitaine R. Christian-Frogé, de l'infanterie coloniale et l'auteur de *Morhange*, a composé pour la mélancolie des soirées sous la lampe, une bien délicate petite ville munie de tout ce qui fait le charme d'une petite ville et de nos souvenirs d'adolescence : la place,

la rue, la cathédrale et les nostalgiques dimanches. Des poèmes émouvants en marge de la guerre complètent ce beau livre parfois amer et satirique, que l'auteur a dédié à son camarade d'armes, le capitaine Hériot, et que R. de Valerio, dont l'art se transforme curieusement, a paré d'illustrations remarquables. Voici, parmi d'autres, ces quelques vers d'une vision puissante et précise :

PAYSAGE

A René Boïslague.

La lune jaune est comme un brasier qui se meurt
En l'immensité vide où montent les fusées.
La Ville est un monceau de pierres écrasées...
Le vent qui rôde est lourd de lointaines rumeurs.

Broussaille de démenche aux ramures croisées,
Les fils de fer grinçant menacent les hauteurs.
Du fond d'abris visqueux d'invisibles guetteurs
Frissonnent par les trous des capotes usées.

Devant eux, la ténèbre étend son cauchemar.
Mais, dominant la plaine où plonge le regard
Des guetteurs éperdus que leur ombre exaspère,

Trois arbres ébranchés se tordent en ce lieu,
Crispés comme jadis les gibets du Calvaire
Lorsque — battus d'angoisse, — ils attendaient
[un Diet.

LE COLPORTEUR.

Un vol. de luxe, tirage limité, dessins de Roger de Valerio. — Eugène REY, édit.

ORIENT ROYAL

(CINQ ANS A LA COUR DE ROUMANIE)

par Robert SCHEFFER

M. Robert Scheffer, en écrivant ce joli livre de souvenirs, a dû connaître l'amertume que l'on éprouve en pénétrant dans un passé que l'on croyait aboli.

Ce livre mélancolique plaira aux curieux pour qui les menus scandales de la vie quotidienne d'une cour orientale sont un peu de cette exquise perversité dont M. de la Morlière enguirlanda les amours, également orientales, d'Angola et de Zobéide. La magie d'un titre évocateur, la grâce captivante d'une écriture parfaite qui donne à certains portraits la valeur des œuvres des maîtres, sont peut-être pour ce beau livre des conditions de succès. On a vu des choses plus stupéfiantes.

LE COLPORTEUR.

Un volume in-16. — Prix net : 4 fr. 50. — *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

Pour paraître prochainement :

LE MASSACRE DES INNOCENTS,

par Alfred MACHARD et POULBOT.

Un vol. in-16 illustré de 45 dessins inédits de Poulbot. — Prix net : 2 fr. 50. — *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

LIVRES REÇUS

Le Bon gros St-Amant, par Pierre Varenne (Lecerf fils, Rouen) — *Deux Aventures sentimentales*, par Frédéric Boutet (Flammarion) — *Furées dans la campagne*, par Edmond Jaloux (Renaissance du Livre). — *Ca'l'gramme*, par Guillaume Apollinaire (Mercure de France.)

Il est ici rendu compte de tous les livres en voyés en double exempl. à : LE COLPORTEUR Rédaction de J'ai vu, 30, rue de Provence, Paris

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques

Le bon page PAGEOL

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication

L'OPINION MÉDICALE :

« Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète. « la pagéolisation ».

D^r MALDÈ, de la Faculté de médecine de Montpellier, Lauréat de l'Université.

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, franco 5 fr. 60. La grande boîte, franco 11 fr. Envoi sur le front.

URODONAL

et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre Urodonal dans toutes les formes d'uricémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais jamais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

D^r AVERSA Joseph, Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile).

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'Urodonal sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, inguérissable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration ; mais avec l'Urodonal mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PISANI, D^r à Montebello (Pavie).



Lorsque l'URODONAL approcha de la Terre, On put voir qu'un Archange entraînait la galère. Sa flamboyante épée et son regard sercain Annonçaient aux mortels accourus sur la rive Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REIN ! »

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 8 fr. les 3 franco 23 francs, 25

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères



L'OPINION MÉDICALE :

« La Vamianine vient s'ajouter très heureusement à l'arsenal thérapeutique de la syphilis et des dermatoses, en comblant la lacune laissée par la chimio-résistance si longtemps ignorée. Cette découverte vient à son heure et fournit au médecin une arme très active et sans danger contre des affections si souvent insuffisamment soignées. »

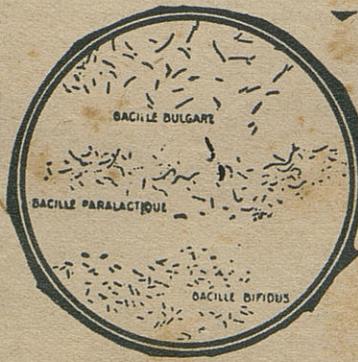
BROCHURE SUR DEMANDE

D^r FAIVRE, Prof. de Clinique interne à l'Université de Poitiers, médecin consultant aux eaux de Luchon.

Laboratoires de l'URODONAL, 2, rue de Valenciennes, Paris. Franco, 11 fr.

SINUBÉRATE

Policier de l'intestin



Ferments lactiques trapus et vivaces, préconisés par le Professeur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, contre les fermentations intestinales anormales, causes de l'auto-intoxication des maladies de peau, de la vieillesse prématurée, des diarrhées.

6 comprimés par jour peuplent l'intestin d'une garnison de bons microbes lactiques (bulgares, paralactiques, bifidus), policiers énergiques et vigilants.

L'OPINION MÉDICALE :

« Nous savons de quoi est formée la Sinubérate ferments lactiques, levure de bière, principes actifs des touraillons, c'est-à-dire des produits qui ont été les mieux étudiés parmi tous ceux qu'on a préconisés dans le traitement des infections intestinales. Tous les trois peuvent agir simultanément, se prêtent un concours réciproque, mais si pour une cause quelconque, l'un ou l'autre échoue, n'en est-il pas un troisième tout prêt à le suppléer ? Avantage sérieux qui plaide en faveur de la formule et qui fait que, en raison de la constance des résultats, la Sinubérate est de plus en plus appréciée. »

D^r DE FAUCHER, Ancien Médecin de la Marine, Médecin consultant à Royan

Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, tco 7 fr. 20, les 3, tco 20 fr.